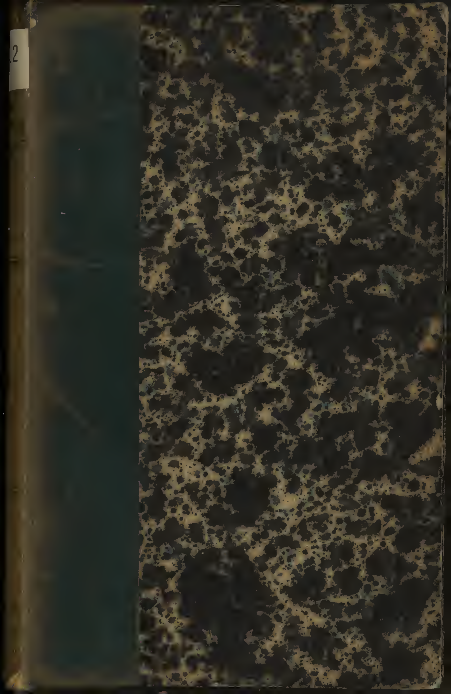
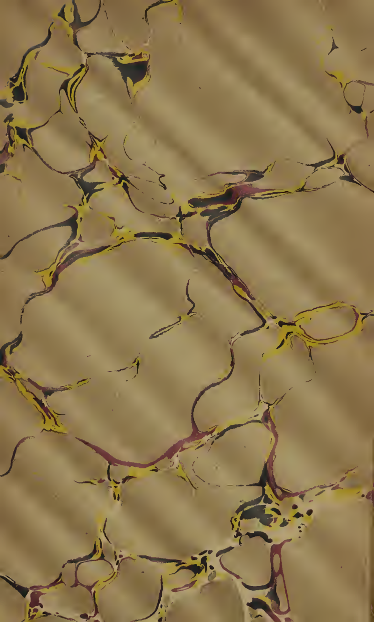
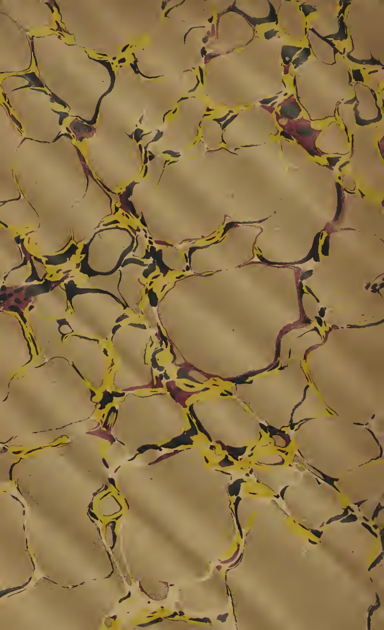




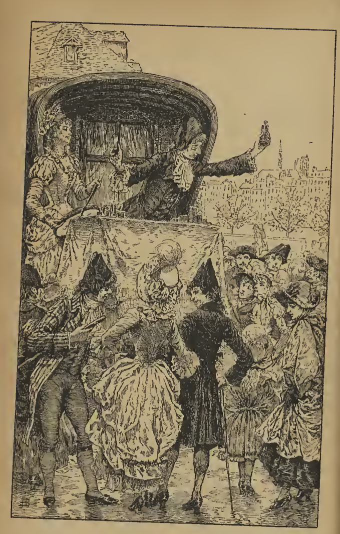




LES

FOURBERIES

DÉMASQUÉES



LE REMÈDE A TOUS LES MAUX !...

LES

FOURBERIES

DES

CHARLATANS

TRICHEURS, BANQUISTES,
EMPIRIQUES, BATELEURS, VENTRILOQUES,
SORCIERS,
THAUMATURGES ET AUTRES MYSTIFICATEURS

DÉMASQUÉES

EXTRAITES DU *CHARLATANISME DÉVOILÉ*

PAR

ÉTIENNE DUCRET

Édition illustrée de nombreuses gravures,
PAR ALBERT BERTRAND

PARIS
LIBRAIR[illegible] ERNE
43 [illegible] ads-Augustins

LES

FOURBERIES
DÉMASQUÉES

CHAPITRE PREMIER

LES CHARLATANS

« Ils font briller aux yeux du peuple une multitude de prestiges et de fausses merveilles. La souplesse et l'agilité de leurs doigts en imposent aux regards les plus attentifs ; des gestes éblouissants et rapides; beaucoup de paroles, leur baguette. tout conspire à cacher leur fraude; une pierre, entre leurs mains, devient une fleur; le spectateur ignorant s'étonne et les admire. »
DE BOUGAINVILLE.

Revue d'ensemble.

Bien que la chose soit aussi vieille que le monde, et que sa qualification s'applique à des actes divers, ayant tous pour but la duperie, le CHARLATANISME semble tirer son nom moderne de l'italien *ciarlare*, parler avec jactance et volubilité.

On donne généralement ce nom à des gens qui,

sans études, sans connaissances de l'art de guérir, le pratiquent impudemment, distribuent comme spécifiques des remèdes de leur invention, et trom-



pent le public, dans les carrefours et ailleurs, pour s'enrichir à ses dépens.

Parmi tant de secrets divins
Que les *charlatans* s'attribuent,
Il en est un des plus certains,
C'est qu'ils font pardonner à l'art des médecins :
Ceux-ci laissent mourir et les autres vous tuent...

Le *charlatan* prend rarement
Les grands remèdes qu'il nous vend.

Le domaine du CHARLATANISME est infini, et sa clientèle, innombrable ; elle abonde partout où sont en majorité les crédules et les sots ; et où cela n'est-il pas ?

* * *

Pour prouver, dit Decremps, combien les préjugés ont de prestige sur la foule, nous n'aurons pas besoin de citer les peuples du Malabar, qui regardent un Brame comme un être inspiré, parce qu'il sait prédire une éclipse; nous ne parlerons pas de ces prétendus magiciens qui donnent, en Sibérie, des leçons publiques de leurs incantations; nous passerons sous silence le nègre du Congo dont l'imagination, exaltée par les boniments de ses chefs, le fait trembler devant un fétiche; nous ne citerons pas non plus ces vulgaires esprits qui, même en France, frissonnent à l'aspect d'une *étoile filante*, d'un *feu follet* ou d'une *aurore boréale,* et qui regardent le retour d'une comète comme un présage sinistre.

Nous stigmatiserons d'abord cette coterie mercenaire et vile d'auteurs charlatanesques qui semblent n'étudier et n'écrire que pour étayer les préjugés en débitant, sous le nom d'histoire, les fables les plus absurdes.

Combien, depuis l'antiquité, de malentendus sociaux ne reposent que sur des légendes erronées!..

* * *

Nous ferons voir des imbéciles achetant à prix d'or des livres d'*alchimie* et de *magie noire*.

Nous montrerons des SOURCIERS faisant tourner encore leur *baguette divinatoire* comme au beau temps du moyen âge.



Nous indiquerons des malades quittant les vrais médecins pour courir chez des rebouteurs; et des personnages distingués consultant sans rire les soi-disant *devins*, *sorciers* et *nécromans*.

Comme à la cour de Henri IV, nombre de gens frémiraient encore d'épouvante s'ils voyaient tout à

coup tomber sur une table quelques gouttes de sang, ignorant que ce phénomène peut provenir d'une chrysalide attachée au plafond.

Que dire de ces savants que leur science même abuse, qui, jugeant de l'espèce humaine par le petit cercle d'amis instruits qui les entoure, se refusent à croire à l'existence des imbéciles ; et parce qu'ils n'ont jamais vu que des incrédules et des esprits forts, regardent la crédulité et la faiblesse d'esprit comme un être *de raison!*

Ils s'imaginent que dans un siècle éclairé, les lumières doivent se réfléchir et se répandre utilement sur tous les individus ; ils ignorent qu'on trouve partout des idiots à courte vue, incapables d'y participer, et d'adroits intrigants qui en interceptent les rayons pour y substituer de fausses lueurs.

* * *

Tel est aussi un homme vertueux au fond de sa retraite, lorsqu'il juge d'après lui-même de tout le genre humain. Parce qu'il a reçu du Ciel un bon cœur, une belle âme, il ne peut concevoir les affreux complots ni les noires trahisons qui se trament dans le monde. La vertu est si belle à ses yeux que, selon lui, les hommes ne peuvent s'empêcher de l'aimer.



En général, le monde entier est une société de trafiqueurs, dont la loi principale est celle du *plus fin*. C'est par finesse qu'on gagne des procès et qu'on se fait rendre justice ; c'est par des stratagèmes de guerre qu'on gagne des batailles.



Courtisans et rivaux tâchent continuellement de se supplanter par des embûches réciproques, et nous voyons que les femmes, comme tous les animaux faibles, cherchent à suppléer par la ruse aux forces que la nature leur a refusées ; il semblerait qu'en tout être vivant nous pouvons trouver un complice ou un modèle.

Mais, s'il est malheureusement vrai que la *loi du*

plus fin est chez les peuples civilisés comme la *loi du plus fort* chez les sauvages, convenons cependant qu'elles ne trônent pas si exclusivement sur la terre qu'on n'observe, en même temps, celles de la raison, de l'amour ou de la pitié gravées par la nature dans le cœur même des plus farouches animaux.

Les tigres et les lions n'emploient pas la vigueur de leurs muscles à étrangler leurs femelles ou à dévorer leurs petits. L'homme sauvage respecte la faiblesse d'un vieillard et traite quelquefois son ennemi avec générosité.

Le courtisan, quelques roueries qu'il ourdisse pour évincer ses concurrents, se conforme ostensiblement, dans son propre intérêt, aux lois de l'honneur et de la décence. La femme et les animaux faibles ne jouent souvent de ruse que pour échapper à l'injustice et aux persécutions d'un tyran. Les procureurs eux-mêmes ne font usage de leurs supercheries, qu'en tâchant de les étayer par de bonnes raisons.

* * *

Puisque la justice, l'honneur, l'humanité ne sont pas entièrement bannis de la terre, l'astuce et la

force y sont moins redoutables qu'on pourrait le craindre, surtout quand on est sur ses gardes.

Nous croyons donc qu'une série de tableaux représentant la ruse et le charlatanisme, sous leurs diverses formes, pourra servir à l'instruction de ceux qui, n'ayant pas encore suffisamment vécu, ne prévoient ni les trucs, ni les ficelles du grand théâtre humanitaire; mais ce sujet est si fécond que, après l'avoir traité d'un bout à l'autre, nous n'aurons fait peut-être que l'ébaucher.

Ici, nous croquerons le *charlatan en médecine*, qui, voulant passer pour docteur, en endosse l'habit





et en affecte le langage; là, le *charlatan muscadin*, gommeux, gandin, petit crevé, qui prétend se faire estimer en étalant sur son gilet deux paquets de breloques pour simuler qu'il a deux montres.

Ailleurs, nous cinglerons le fameux Sotencour, empirique d'une autre espèce, qui ne parle que de

ducs et marquis, et affecte des airs superbes, pour faire accroire aux roturiers qu'il est un gentilhomme.

Connaissez-vous l'excellent Duriant? il cherche chaque jour quelqu'un à qui il puisse prêter un louis, qu'on lui rendra demain, pour en emprunter, lui, 50, qu'il ne rendra jamais...

Et le bibliomane Trissotin, qui achète beaucoup de livres pour nous persuader qu'il sait lire?...

* * *

Mais quel est, tout là-bas, ce nouveau groupe de charlatans qui mutuellement se lancent de la poudre



aux yeux?... Eh, oui, tenez, en voici un qui, pour arrondir sa fortune, la cache sous des haillons sordides, tandis que cet autre déguise sa misère sous des habits dorés; ce troisième, au cœur de glace, fait briller dans ses yeux la douce chaleur de l'amitié et les feux ardents de l'amour...

Sus à l'escamoteur soi-disant physicien! sus à ce barbouilleur usurpant le titre de peintre! sus à ces charlatans littéraires qui, étourdissant les oreilles, sous prétexte d'éclairer l'esprit,

> Donnent à des tissus de mainte rapsodie,
> Le titre fastueux de l'Encyclopédie..

* * *

Que dire de ces charlatans de bravoure vantant leurs prétendus exploits d'hier, pour être dispensés d'en faire de vrais aujourd'hui ?... Là, le masque philanthropique ne cache que des malfaiteurs ; et tous sont des hâbleurs qui singent la franchise...

Puis, voici maître Patelin! ses exactions l'ont



fait chasser du palais de justice, et il ose se dire l'interprète et le soutien des lois!... Quel contraste

entre sa mine mielleuse et ses menées patibulaires! Est-il possible que sous cet air affable et souriant, il voile un cœur de bronze et une âme de boue ?... O pauvres opprimés, gardez-vous de recourir à sa protection, car le plus mortel ennemi est moins à redouter que ce perfide défenseur ; en fouillant dans le dédale du Code pour y trouver quelques nouveaux détours, il n'a pour but que d'égarer, de dépouiller la veuve et l'orphelin qui auront le malheur de le prendre pour guide...

Et vous, cher M. Philogame, qui voulez me marier avec une très riche veuve (que vous ne connaissez point) ; vous qui m'offrez impudemment l'appui d'un grand seigneur, dont vous vous prétendez l'ami (et qui ne vous a jamais vu) ; vous qui, (à vous en croire) êtes toujours à la veille de jouir d'une fortune immense, et qui me promettez de partager votre bourse, afin qu'en attendant je vous laisse puiser dans la mienne, je ne crois plus à vos mensonges, allez conter ailleurs vos sornettes !...

* * *

Le charlatanisme est un protée qui s'offre à nos regards sous mille déguisements, et nous allons tâcher de déchirer ses voiles, afin qu'on ne confonde

plus l'hypocrisie et la vertu, l'escamotage et la physique, l'empirisme et la médecine, le pédantisme et la science.

La JONGLERIE? pour produire ses effets, nous la verrons mettre à contribution toutes les connaissances humaines : ici c'est la mécanique qu'elle exploite pour étonner le spectateur; là, c'est la peinture, l'acoustique, la catoptrique et la dioptrique, qui produisent ses illusions et ses miracles imposteurs.

* * *

Nous avons ailleurs divulgué les *Tours* anciens et modernes de *Cartes*, d'*Escamotage* et de *Physique Amusante* (1), et nous avouons que ces traités apprennent à qui les compulse les secrets de la jonglerie; mais on peut faire des tours sans être charlatan, et ces jeux innocents, qui n'ont pour but que d'amuser, n'ont rien que de licite et d'avouable. L'abus seul est un mal.

Est-ce parce qu'on y puise des connaissances dont les malins abusent, que ce genre d'ouvrages est dangereux ?

Mais alors, il faudrait blâmer tous nos savants

(1) Voir ces trois ouvrages à la même librairie.

naturalistes d'avoir décrit des plantes toxiques, dont les empoisonneurs peuvent faire un emploi funeste ; il faudrait proscrire l'or, parce que beaucoup de gens font un mauvais usage de leurs richesses !

Soyons plus justes et ne concluons pas de l'abus à l'inutilité ; convenons que, pour remédier à certains maux, on doit les dénoncer au public, et que le secret le plus dangereux cesse de l'être et change de nature par la publicité.

C'est en leur révélant les *tricheries des grecs*, que nous mettrons en garde les honnêtes joueurs.

* * *

En résumé, il y a, nous le répétons, des charlatans en science, en littérature, en politique, et même en dévotion.

Nous verrons que Turcaret, Cagliostro, Robert-Macaire, Law, Mercadet et Tartuffe furent les types d'insignes charlatans ; mais le plus dangereux est surtout ce dernier, dont Molière disait :

> « Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
> Que les dehors plâtrés d'un zèle spécieux ;
> Que ces francs charlatans, que ces dévôts de place,
> De qui la sacrilège et trompeuse grimace

Abuse impunément et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré... »



Quant aux *faiseurs de tours : saltimbanques, bateleurs, acrobates, ventriloques*, etc., nous les distinguerons des *banquistes ;* car s'ils emploient, pour capter l'assistance, certains trucs qui leur font attribuer plus de force et d'adresse qu'ils n'en déploient réellement, ces modestes acteurs méritent bien, en somme, l'obole et les bravos de la foule qu'ils amusent ; tandis que le métier des autres n'est fait que de roueries et de filouteries, toujours coupables et funestes.

Ainsi donc, les *tricheurs*, *hâbleurs*, *magiciens, guérisseurs*, *fabricants de miracles*, *simulateurs* et *intrigants*, dépouillés de leur vain prestige, vont défiler sous nos yeux scrutateurs.

Pour commencer, entrons dans le TEMPLE DES GRECS.

CHAPITRE II

LE JEU ET LES TRICHEURS

I. — Tripots et tapis verts.

Un jour, raconte Decremps, je rencontrai dans un café de Londres un Bas-Breton nommé Kussel, que j'avais connu autrefois au collège. Après les premiers compliments d'usage, je lui demandai à quoi il s'amusait dans ce pays-là; il me répondit qu'il passait presque tout son temps à l'*académie*.

— Je vous félicite, lui dis-je; je voudrais bien avoir le même bonheur.

— Oh! il n'y a pas grand bonheur à cela, reprit-il; cependant, si vous désirez être un de nos confrères, je pourrai vous introduire, et sur ma présentation vous serez reçu à bras ouverts.

J'objectai que je n'avais aucun titre pour être reçu dans une pareille assemblée; il répondit, en souriant de ma méprise, que l'assemblée où il voulait m'introduire n'était ni une compagnie de savants, ni une société littéraire, mais simplement une *maison de jeu* composée d'aigrefins de toute espèce, alternativement dupes et fripons.

— Ne croyez pas, ajouta-t-il, que je continue de

m'occuper de belles-lettres. Depuis que j'ai livré ma bibliothèque aux flammes, j'ai couru le monde pour gagner ma vie en jouant toutes sortes de rôles.

Aujourd'hui, après avoir changé de métier pour la dixième fois, je fais sauter la coupe, je file la carte, je tire la *bécassine*, et je plume le *pigeon*.

Enfin, acheva-t-il, si vous voulez que je vous initie dans mes secrets pour me servir de *compère* à l'académie, et faire le *petit service*, vous pourrez bientôt dire, comme moi, ces vers du *Joueur* :

Ma poche est un trésor.
Sous mes heureuses mains le cuivre devient or.

Je fus choqué, autant que surpris, de la liberté qu'il prit de me faire une pareille invitation, et de la hardiesse avec laquelle il se vantait de son savoir funeste : mais tel est l'aveuglement du vice au front d'airain que souvent il fait parade de ce qui devrait le faire rougir.

— Depuis longtemps, répondis-je, je sais à fond toute la théorie de votre art, non pour la mettre en pratique et dans l'espoir de faire des dupes, mais par curiosité et dans l'intention de dénoncer un jour au public les divers pièges qu'on tend aux honnêtes gens.

— Puisque vous êtes si savant, fit-il, vous pour-

rez peut-être m'expliquer comment, depuis quinze jours, j'ai constamment perdu au jeu, nonobstant les ruses dont j'ai fait usage, ce qui m'obligera, dès à présent, de paraître moins fréquemment à l'académie, et d'aller me promener, comme dit un auteur, non pour gagner l'appétit, mais pour distraire ma faim.

— Il n'est pas étonnant, répliquai-je, que vous ayez échoué à votre tour ; les *grecs* au jeu sont comme les spadassins : tôt ou tard, ils trouvent leur maître; il y a cependant cette différence, que les bretteurs de profession reconnaissent un certain point d'honneur qui les empêche de se battre deux ou trois contre un seul, tandis que les chevaliers d'industrie sont quelquefois une douzaine pour égorger une victime, et pour se partager les dépouilles de celui qui tombe dans leurs filets.

Celui-ci, par exemple, lie amitié avec les garçons du tripot et les soudoie pour substituer des cartes marquées aux cartes ordinaires; l'autre n'a d'autre préoccupation que d'inventer de nouveaux pièges et d'amener des dupes en les leurrant de belles promesses; un troisième fabrique toutes sortes de cartes qu'on peut reconnaître à l'œil et au tact ; il en fait de rétrécies ou de raccourcies (1) en les rognant

(1) *Cartes biseautées.*

d'un côté; de rudes, en les frottant de colophane, de rembrunies avec de la mine de plomb, et de glissantes avec du savon et de la thérébentine.

Un quatrième s'exerce continuellement à faire *sauter la coupe*, à faire de *faux mélanges* et à *filer* la carte (1), c'est-à-dire à donner la seconde ou la troisième au lieu de la première, quand il s'aperçoit, par une marque extérieure de celle-ci, qu'elle serait assez bonne pour faire beau jeu à celui dont on a juré la ruine.



Le compère se place constamment vis-à-vis son confrère, derrière le joueur dupé, pour faire le *petit service*. Expert dans l'art des signaux, il change à chaque instant les différentes positions de ses doigts,

(1) Voir notre *Traité des tours de cartes.*

pour faire connaître à son complice les cartes que ce dernier n'a pu distinguer au tact et à la vue.

Celui-là, tirant le *pigeon*, s'associe avec un nouveau débarqué, fait avec lui bourse commune, joue contre un troisième, avec lequel il est d'intelligence, perd tout son argent en affectant de paraître au désespoir, et se réjouit secrètement de la bonne part qui doit lui revenir.

Enfin, il y en a un, dans cette bande de filous, qui fait l'office de *Contrôleur* en tenant registre de tout l'argent que les *Receveurs* mettent dans leur poche, pour leur empêcher d'en escamoter une partie à leur profit, et les obliger, par là, de rendre un fidèle compte à l'association.

Messire Kussel s'aperçut bientôt que j'étais trop au fait de ces agissements, pour avoir besoin de ses leçons, et en même temps trop honnête pour jamais les mettre en pratique; cependant, sur la prière qu'il me fit d'entrer pour un instant à l'académie pour tâcher de découvrir les artifices qu'on avait employés contre lui depuis quinze jours, la proximité du lieu où se tenait l'assemblée et le désir de m'instruire et de connaître les extrêmes dans tous les genres, me firent souscrire à son invitation.

Dans cet endroit, nous trouvâmes réunis des

gentilshommes, des palefreniers, des musiciens, des escamoteurs, des tailleurs, des apothicaires.

Ces repaires, me dis-je en moi-même, sont comme des cimetières : tous les rangs y sont confondus?

En même temps, mon introducteur me chuchotait tout bas le nom et l'état des personnes qui composaient la réunion.

— Voilà, dans ce coin, me dit-il, une partie de brelan où sont les quatre personnes qui ont vidé ma bourse : vous y voyez deux princes étrangers, qui voyagent *incognito*.

Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je m'aperçus qu'un de ces prétendus princes n'était autre qu'un faiseur de tours! c'était le fameux Pilefer (1), que j'avais connu au cap de Bonne-Espérance, et qui étalait fastueusement son or, sa broderie et ses bijoux.

— C'est sans doute, dis-je à Kussel, l'individu qui vous a dépouillé?

— Non, me répondit-il, ce grand seigneur, loin de gagner, perd chaque jour très galamment une quarantaine de louis.

Persuadé qu'un escamoteur émérite ne va pas

(1) Nous retrouverons plusieurs fois, par la suite, cet original personnage.

dans une académie de jeu s'y laisser attraper, je pensais qu'il devait y avoir là-dessous quelque ruse nouvelle dont je n'avais peut-être jamais eu idée.

Je résolus, en conséquence, d'observer Pilefer ; et m'approchant de lui, en tenant négligemment ma main et mon mouchoir sur mon visage pour qu'il ne me reconnût point, je remarquai d'abord que, lorsqu'il donnait les cartes, une personne de la compagnie avait un petit brelan : mais qu'il y avait quelquefois un brelan plus fort dans les mains d'un autre joueur, dont la physionomie ne me parut pas étrangère.

En effet, je me rappelai que je l'avais vu en Afrique, servir à Pilefer de pitre et de *compère*.

Je soupçonnai, dès lors, que Pilefer faisait adroitement gagner son compère, et qu'il affectait de perdre lui-même quelque bagatelle, pour qu'on ne le soupçonnât point de mauvaise foi ; que le compère, pour éviter les mêmes soupçons sur son compte, ne mêlait jamais les cartes et les faisait toujours mêler par autrui ; et qu'enfin Pilefer et son compère faisaient semblant de ne pas se connaître, pour qu'on ne les accusât pas d'être d'intelligence.

Il me restait à découvrir le moyen qu'employait

mon tricheur pour donner bon ou mauvais jeu à différentes personnes selon ses désirs.

Cette découverte ne me parut pas bien facile, car je vis que le charlatan ne substituait pas un second jeu de cartes, et qu'avant de mêler lui-même, il avait toujours soin de faire mêler par quelqu'un. Enfin, je m'aperçus qu'avant de faire faire le *mélange*, il retenait cinq à six cartes dans sa main droite, et qu'en reprenant le jeu pour le *battre* à son tour, il les plaçait adroitement par-dessus, et leur donnait ensuite, en un clin d'œil, l'arrangement nécessaire pour faire gagner ce compère.

Nota. — Beaucoup de mes lecteurs croiront peut-être qu'un tel arrangement est impossible, parce qu'au brelan on donne les cartes une à une ; mais ce *tour d'adresse*, comme beaucoup d'autres, n'est malheureusement que trop facile à ceux qui en ont acquis l'habitude.

Si je n'en donne point ici l'explication, c'est qu'en avertissant mes lecteurs qu'il existe un art funeste, dont ils pourraient être les dupes, je ne veux enseigner à personne le moyen de mettre cet art en pratique ; toutefois, on peut être assuré que j'ai souvent montré à mes amis tous les *faux mélanges* (1), qu'on peut faire adroitement et imper-

(1) Voir notre *Traité des tours de cartes*.

ceptiblement en jouant au *piquet*, au *brelan* et à la *triomphe ;* d'ailleurs je ne dévoile mes secrets à personne, me contentant d'en faire voir les résultats pour prouver combien il est imprudent de risquer son argent au jeu avec des personnes dont la probité n'est pas parfaitement reconnue.

On me dira peut-être que Pilefer ne pouvait guère tenir cinq à six cartes dans la main sans être aperçu.

Il est vrai qu'on aurait pu absolument l'apercevoir, si on avait su, comme moi, que ce prestidigitateur était là avec son compère; si la crainte et la timidité avaient paru sur son front, ou s'il eût joué ses tours avec la maladresse d'un homme nouvellement initié : mais l'aisance et la facilité qu'on voyait dans ses manières, l'indifférence avec laquelle il perdait, la naïveté de ses discours et surtout la richesse de son costume, tout concourait à bannir les soupçons, tandis que son air de bravoure annonçait qu'il faudrait se couper la gorge avec lui, si l'on osait lui faire le moindre reproche.

Dès qu'il tenait les cinq cartes de réserve, il appuyait négligemment sa main sur le bord de la table ; et comme cette attitude aurait pu paraître gênée si elle avait duré longtemps, il la quittait bientôt pour gesticuler de différentes manières,

observant néanmoins dans tous ses gestes, de tourner le dessous de sa main vers la terre, pour ne pas laisser voir les cartes retenues.

Tantôt il appuyait familièrement sa main droite sur le bras gauche de son voisin, en l'invitant honnêtement à mêler les cartes lui-même ; tantôt il portait sa main à son côté en tenant le bras droit en anse de panier, tandis qu'il portait la main gauche sur son front, en demandant si c'était à lui de donner ; trompée par la naïveté de cette question, la compagnie répondait oui, croyant qu'il n'en savait rien ; et c'était une raison de plus pour ne pas soupçonner les préparatifs qu'il venait de faire pour arranger le jeu à sa guise.

Aussitôt qu'il avait donné aux cartes le classement projeté, pour compléter l'illusion, il faisait un *faux mélange* en coupant les cartes en plusieurs petits paquets, et ensuite il les remettait toutes à leur même place, ou les arrangeait à son gré, quoiqu'il parût les embrouiller de vingt manières.

Voulez-vous, cher lecteur, vous faire une idée de l'agilité de Pilefer, dans cette circonstance, entrez dans une imprimerie : voyez l'alerte *compositeur* faire dans sa *casse* la distribution des caractères : sa main voltige avec la rapidité d'un éclair, semblant jeter les lettres au hasard ; mais il n'en

est rien, les caractères tombent tous à leur place, d'où on les enlève en un clin d'œil pour leur donner l'ordre voulu.

Tel est Pilefer, lorsqu'il fait sur une table une multitude de petits paquets ; pour tromper les yeux par un mélange apparent, ses doigts se croisent de vingt manières, comme ceux d'un pianiste habile.

La prestesse et l'irrégularité de ses mouvements semblent destinés, au premier abord, à produire le désordre et la confusion dans toutes les cartes ; mais c'est tout le contraire : car, par ce stratagème, les cartes conservent leur arrangement primitif, ou prennent une combinaison projetée pour enrichir notre tricheur, en ruinant, désespérant ceux qui ont l'imprudence de le prendre pour partenaire.

Comme j'allais sortir, Kussel me pria de lui faire part de mes observations ; mais je lui répondis que je ne voulais pas m'attirer une mauvaise affaire, en faisant croire que j'étais venu dans ce tripot en qualité d'espion ou de délateur, et en déposant des faits sur lesquels il se présenterait peut-être de trop nombreux contradicteurs ; j'ajoutai qu'il suffirait d'avertir un jour le public des *tricheries* qu'on invente de temps en temps pour en imposer aux gens de bonne foi, et qu'après cet amusement, on

2

pourrait dire aux dupes qui se plaignent des fripons, et aux trompeurs qui trouvent des trompeurs et demi :

Perditio tua ex te.
Tu t'es ruiné par ta faute.

En sortant, je trouvai, dans une antichambre, deux Italiens qui se mirent à baragouiner le patois provençal, pour que je ne les entendisse point : l'un se plaignit de ce que le *gibier* (les dupes) était fort rare ; et l'autre répondit que ce n'était pas étonnant, puisqu'il y avait un si grand nombre de *chasseurs* (lisez *filous*).

— Tu as raison, répliqua le premier : je jouais l'autre jour au piquet avec un homme qui avait l'air d'un imbécile et d'un maladroit, et c'était peut-être le plus fin renard qu'il y ait en Europe ; il y avait environ une heure que j'employais en vain contre lui toutes les ressources de mon art, lorsque je m'aperçus, par hasard, qu'il employait, de son côté, les mêmes ruses que moi.

Corsaires contre corsaires
Ne font pas, dit-on, leurs affaires.

II. — La Grecquerie.

Timeo Danaos et dona ferentes!
Je crains les Grecs et surtout leurs cadeaux.
VIRGILE.

« En 1686, époque où, tout le monde, depuis le roi et ses maîtresses jusqu'au plus mince gentilhomme, jouait et trichait sans vergogne, brillait à la cour



de Versailles, le comte *Théodore Apoulos*. Ce Grec, beau, distingué, riche, spirituel et passionné joueur, faisait les parties des princes.

« Son bonheur insolent lui fit des ennemis ; et un beau jour, ses *tricheries* furent dévoilées dans une partie de lansquenet chez le maréchal de Vil-

leroi. Le scandale fut considérable et provoqua d'autres révélations. Les princes rougirent d'avoir été pris pour dupes, et ils s'en vengèrent en envoyant Apoulos aux galères, et en incarcérant un de ses domestiques nommé Louis Dubosc.

« Le maître mourut au bagne ; l'autre, sorti de prison en 1719, reparut transformé en spéculateur. Il joua un certain rôle rue Quincampoix.

« Le nom de Grecs demeura dès lors aux *tricheurs*.

« Sous le Régent, onne jouait pas moins que sous Louis XIV ; qu'on se rappelle seulement les parties du duc d'Orléans avec le prince Radzivil. Le jeu était loyal de part et d'autre, mais le Polonais perdait souvent des sommes énormes, et, avec un sang-froid parfait, ordonnait à deux géants « d'uhay-ducks » d'apporter des sacs remplis d'or. »

« Lorsque l'État fit concurrence aux Grecs par l'établissement de jeux publics, les *chevaliers du Lansquenet* s'entendirent entre eux, mirent leurs combinaisons en commun et élevèrent leur métier à la hauteur d'un art.

« Frascati, puis le Palais-Royal devinrent tour à tour leur quartier général.

« Aujourd'hui, privés de centres de réunion, ils ne sont pas moins nombreux, mais sont disséminés

un peu partout, et une police spéciale est attachée à leur surveillance. »

Les *grecs du grand monde* infestent les villes d'eaux, les hôtels aristocratiques, les salons et le cercles.

Les *grecs vulgaires* ont pour commères et complices leurs *amazones* et *chanterelles*, et exercent dans les tavernes, les bouges et les brasseries, où ils exploitent le bourgeois du Marais ou l'étudiant du quartier Latin, qu'ils dépouillent et dépravent.

Les *Tricheries des Grecs*, si bien étudiées et dévoilées par feu Robert Houdin (1), consistent non seulement à pratiquer les principes de prestidigitation, longuement expliqués dans notre traité spécial, c'est-à-dire : *filer*, *glisser*, *enlever*, *poser*, *forcer la carte ;* faire *sauter la coupe*, *renverser le*



jeu ; employer adroitement les faux *mélanges*, les *cartes longues*, *larges*, *biseautées* ou *hors d'équerre*.

(1) Chez Hetzel; et le *Magicien moderne*, Fayard, éditeur.

Mais ils s'ingénient à faire subir à leurs jeux toutes les altérations imaginables qui leur servent d'indices pour reconnaître les atouts. Ils ont pour cela un œil d'Argus et une finesse de tact qu'ils avivent encore par des acides ou la pierre ponce.

Ils excellent à décacheter et à recacheter un jeu tout frais venu de la régie.

Pour rendre certaines cartes adhérentes, ils en *regomment* les figures, ou bien ils les *savonnent* pour qu'elles glissent mieux.

Ils savent distinguer les moindres imperfections de fabrication, et les plus faibles différences de teintes. Au besoin, ils brunissent les blancs par un léger frottis de mine de plomb.

Le pointillé ou le tarotage du dos des cartes facilitent aussi leurs tricheries ; tel point, suivant sa place, à gauche, à droite, en bas, en haut, seul ou accompagné d'un ou plusieurs autres points, leur indique la sorte et la valeur desdites cartes.

Tantôt ils les *tuilent*, les *ondulent*, en en pliant les coins ; tantôt, avec une fine lame de couteau, ils marquent les côtés et les extrémités des figures, d'un chanfrein invisible qu'ils reconnaissent au toucher ; tantôt, c'est le chaton de leur *bague à aiguille* qui y imprime une piqûre révélatrice, que le regard ou le doigt d'un expert aurait du mal à découvrir.

Le *télégraphe* ou *compère* se pose, comme nous l'avons dit, en simple spectateur, en face de son complice auquel, par une mime de convention, il fait connaître le jeu de l'adversaire. Toutes les cartes se désignent au moyen de douze signes : quatre pour leurs couleurs et huit pour leur nature.

Quant à la fameuse *Tabatière à réflexion*, le poli du métal fait l'effet d'un miroir où se reflètent, au moment opportun, les cartes du joueur qu'on veut voler.

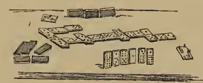
Les grecs forment des associations où chaque membre a son rôle. Quelques-uns sont chargés de *rabattre le gibier*, c'est-à-dire de découvrir de naïfs fils de famille ou de riches personnages amis du tapis vert ; ils emploient mille ruses pour faire leur connaissance, se lier avec eux, et quand ils ont capté leur confiance et celle de leur entourage, ils les mettent en face de ces partenaires qui, gagnant à coup sûr (et pour cause), ont bientôt dépouillé leurs dupes.

Chaque jeu a d'ailleurs ses tricheries particulières; nous en expliquerons les principales.

Aux dominos. — On y peut être trompé comme aux cartes ; et voici quelques observations faites par Decremps sur un joueur de mauvaise foi :

« Je remarquai d'abord, dit-il, que mon joueur

clignant des yeux, et faisant semblant d'être myope, penchait souvent la tête pour voir ses dés de plus près, comme un homme qui a la vue basse. Je pensai qu'il pouvait bien profiter de l'occasion pour jeter un coup d'œil sur les dés qui étaient à l'écart, afin de les distinguer à quelque petite marque extérieure, et de connaître par ce moyen lo jeu de son adversaire.



« Le joueur était d'autant moins soupçonné de cette industrie, qu'on le regardait comme une espèce d'aveugle. Je fus entièrement confirmé dans mon idée, quand je le vis jouer presque toujours aussi bien que s'il eût vu les deux jeux.

« Il ne me resta aucun doute lorsque je le vis brouiller les dés à son tour ; car en faisant semblant de les mêler au hasard, il retenait les meilleurs sous son pouce et les plus mauvais sous l'autre, ayant bien soin de prendre les premiers pour lui et d'examiner si son adversaire s'emparait des seconds.

« Cependant je cherchais à m'expliquer comment le joueur pouvait distinguer par le dos, des dés qui, de ce côté-là, paraissaient se ressembler ; mais je fis attention qu'un homme n'a jamais sur son habit deux boutons qui se ressemblent parfaitement, et que sur cinquante pièces frappées au même coin, on trouvera sur un certain nombre, quelques petites raies qui les feront distinguer de toutes les autres, quand on les examinera avec soin.

« La chose est encore plus facile avec les dés du domino ; car quand on les brouille, soit qu'on sue de la main, soit qu'on l'ait mouillée tant soit peu avec la langue, on peut laisser sur ceux qui n'ont aucune marque extérieure une légère empreinte qui ne sera pas sensible pour celui qui tourne le dos à la lumière, mais qui sera très visible pour celui qui se baisse afin de les voir de plus près, et sous un jour favorable.

« Le fripon peut avoir aussi un *compère*, qui, se plaçant à côté du joueur dupé, pour regarder son jeu avec une indifférence simulée, le fait connaître à son complice par des signes, comme il est dit à l'article précédent ; en un mot, ce jeu est susceptible d'autant de friponnerie que beaucoup d'autres qui semblent ne dépendre que du savoir et du hasard.

« On pourrait faire un gros volume sur les mille et une fraudes qui s'y commettent tous les jours, et le seul moyen bien assuré que je connaisse pour n'y être pas trompé, quand on est avec des personnes d'une probité suspecte, c'est de n'y pas jouer du tout. »

Au baccara. — Au *baccara chemin de fer*, l'adresse du tricheur consiste à enlever du jeu un certain nombre de cartes, qu'il arrange suivant son but. Il les dissimule dans sa main et les pose, au coup suivant, sur le jeu sans qu'on s'en aperçoive : ce qui lui est facile.

Il lui arrive aussi, pour savoir s'il doit garder ou passer telle carte à son adversaire, d'en prendre subrepticement connaissance, en la soulevant d'une seule main, avec le petit doigt; si elle lui convient, il se la sert; dans le cas contraire, il la *file* et donne la suivante. Cela s'appelle *carte à l'œil.*

Quant au *baccara en banque*, les grecs ont une telle habileté, qu'il est presque impossible de deviner leurs ruses.

A la triomphe. — Le tricheur escamote les quatre rois, et fait mêler puis couper les autres cartes qu'il met sur le bord de la table: et, en prenant le jeu, il pose par-dessus les quatre rois retenus ; il fait

sauter la coupe pour les faire passer dans le milieu, où il a soin de tenir son petit doigt.

Il vous donne aussitôt deux cartes, en prend deux pour lui, et vous en redonne trois autres, en faisant prestement repasser sur le jeu les rois qu'il se sert à lui-même ; enfin il achève *la donne*, et le tour est joué !

Au brelan. — Après avoir, comme ci-dessus, enlevé les rois, fait mêler le reste du jeu et posé les cartes enlevées, le grec en fait passer deux par-dessous ; puis, tout en ayant l'air de mêler les cartes, il prend la moitié supérieure du jeu dans sa main droite et garde l'autre dans la gauche.

Sur le paquet de gauche, tout en faisant semblant de feuilleter au hasard, il prend une à une trois cartes qu'il glisse habilement sur le paquet de droite, qu'il pose sur celui de gauche, en faisant *subito* passer dessus un des rois de dessous ; il opère de même pour le second.

Cela fait rapidement et d'un mouvement naturel, il donne à couper, puis fait *sauter la coupe*, et après avoir distribué les cartes une à une, selon les règles, il a en main un bon *brelan carré*.

Pour le piquet et d'autres jeux, nous renvoyons le lecteur à notre traité spécial des *Tours de Cartes*.

III. — Le jeu de bonneteau et ses filouteries.

Dans les foires, dans les endroits écartés des promenades publiques, et jusque dans les wagons de chemins de fer, on trouve de ces flibustiers qui vous proposent un pari, en vous faisant remarquer les avantages qu'ils vous offrent, quand ils n'ont pour but que de vous rançonner.



Il est bon de prémunir les gens naïfs contre ces manœuvres déloyales.

Le *bonneteur* tient dans sa main droite un jeu de cartes, sous lequel il vous montre, par exemple, *un as de carreau ;* un instant après, il feint de poser cet as sur la table, au point A, la figure cachée.

Il met de même trois autres cartes, aux points B, C, D.

B A

C D

Ensuite il pousse rapidement, avec la main droite, l'as de carreau du point A au point B, du point B au point C, etc., tandis qu'avec la gauche, il fait glisser une autre carte du point B au point C, et du point C au point A.

Bref, les cartes parcourent les mêmes lignes que des enfants jouant aux quatre coins.

Le filou propose alors un pari, en prétendant que personne ne pourra deviner où est *l'as de carreau*, parce que, dans tous les zigzags que cet as vient de décrire, on est censé l'avoir perdu de vue.

Le spectateur, qui l'a suivi des yeux, accepte le pari, croyant trouver cette carte au point C; mais quelle est sa surprise quand il y trouve une autre carte, et voit l'as de carreau passé au point D ou au point B !

Alors, croyant avoir fait erreur, il accepte un nouveau pari, en se proposant de redoubler d'attention ; mais il perd à tout coup, à moins que le fripon, pour leurrer sa dupe davantage, la laisse gagner pendant un moment.

Cette supercherie s'explique facilement:

Le perdant croit avoir vu poser *l'as de carreau* au point A, quoique l'on y ait posé une autre carte. Le bonneteur, après avoir montré l'as de carreau sous le jeu, a fait semblant de le prendre avec un doigt de la main gauche; mais, dans le fait, il l'a laissé dans le jeu et a pris la carte suivante. Cet as de carreau, qu'on croyait au point A, n'a donc été posé qu'au point B ou au point D, après quoi, le fripon, faisant semblant de remuer vivement les cartes, comme pour échapper aux regards les plus attentifs, a eu néanmoins la malice d'affecter un peu de lenteur, afin que le spectateur ne perdît pas de vue le prétendu as de carreau et ne trouvât pas, au hasard, le véritable.

*
* *

Tout récemment, à Londres, dans un cercle princier, un membre d'une des plus nobles et des plus opulentes familles anglaises était surpris en flagrant délit de *tricherie,* ce qui donna lieu à un procès retentissant et à l'expulsion scandaleuse de l'escroc.

Il y en a tant comme ça !...

En voilà assez sur les Grecs!

CHAPITRE III

LES BANQUISTES

On appelle *banquistes*, ces gens qui vont de ville en ville pour vivre aux dépens du public qu'ils dupent.

Les uns vendent de l'onguent pour la brûlure, les autres des clous rouillés pour guérir du mal aux dents ; ceux-ci font voir un bœuf à la tête duquel on a industrieusement ajouté une troisième corne ; ceux-là montrent, pour de l'argent, un grand jeune homme habillé en femme, qu'ils appellent une *géante*.

Il y en a qui vendent des cantiques de Saint-Hubert, avec un petit anneau, pour guérir de la peste et de la rage ; quelques-uns vendent des bouts de suif qu'ils appellent de la *graisse d'ours*, pour faire croître les cheveux ; d'autres font voir des singes du Ceylan et des léopards d'Afrique ; mais la plupart, pour me servir de leurs expressions, ont *un*

truc pour roustir les gonzes, c'est-à-dire une supercherie pour attraper les bonnes gens, et payer quelquefois leurs dettes en monnaie de singe.

Dans cet état, comme dans beaucoup d'autres, il y a de bons et de mauvais sujets, des victimes et des coryphées. Ils ont parfois de grands protecteurs et sont presque tous autorisés par la police.

L'Auberge des fripons.

Dans l'auberge où je suis descendu, il y avait, — dit Decremps, — une douzaine de gros gaillards



qui n'avaient pas très bonne mine, quoique plusieurs eussent de l'oripeau sur leur habit; ils avaient avec eux leurs femmes, que je pris d'abord pour

des vivandières ; mais leur conversation m'apprit bientôt en quelle compagnie je me trouvais.

Il était trop tard pour aller chercher une autre auberge; c'est pourquoi je fis de nécessité vertu, et je soupai à table d'hôte avec toute la compagnie ; d'abord, on parla peu, mais en compensation on but beaucoup.

Une demi-heure après, la conversation s'anima peu à peu ; on parlait d'une infinité d'objets qui nous étaient inconnus.

Sur la fin du repas, ce fut à qui se vanterait du plus joli tour qu'il avait coutume de jouer.

Or, les tours que j'appris en cette occasion ne sont, à proprement parler, que des *tours d'escroquerie*, et je crois devoir les dénoncer au public afin qu'on n'ose plus les employer.

Le Marchand colporteur.

— « Voici, dit-il, ma meilleure ruse. Lorsque je vends des mouchoirs dans les rues ou dans les promenades, je m'adresse de préférence à ceux dont la physionomie annonce l'inexpérience et la crédulité : sachant que beaucoup d'hommes sont bien aises de faire de bonnes affaires aux dépens du pauvre, que les circonstances obligent de perdre,

je ne manque pas de dire que je donne ma *camelotte* à vil prix et que j'ai besoin d'argent.

« Alors, plusieurs personnes croyant profiter d'une occasion favorable, veulent savoir le prix de ma marchandise, et comme je sais qu'ils ne m'offriront guère que la moitié de ma demande, j'ai toujours soin de leur demander le double de ce que je veux obtenir.

« Ici, j'emploie, à l'occasion, un petit tour d'esca-



motage pour faire croire que mes mouchoirs sont plus grands que tous ceux avec lesquels on peut les comparer, quoique, de fait, ils soient plus petits; mais ce n'est là que le commencement de ma finesse, car tandis que mon chaland s'en va devant moi, sans marchander, et que je le suis par derrière, en le priant d'ajouter quelque chose à l'offre

qu'il m'a faite, je mets subtilement sous mon habit les deux ou trois mouchoirs qu'il a déjà vus, et j'en tire de ma poche quelques autres qui ont à peu près la même apparence, mais qui sont plus petits et plus grossiers. Après cela, je continue de lui offrir ma marchandise en rabattant quelque chose de ma première demande; mais ordinairement il s'obstine et ne me répond rien; alors je passe devant lui, je jette les nouveaux mouchoirs par terre, comme par désespoir, et lui donne à entendre que c'est la nécessité qui m'oblige de vendre à si bas prix.

« Aussitôt, il me paye en se félicitant du bon marché, tandis que je me félicite, au contraire, d'avoir bien vendu; et quand il est en train de ramasser les mouchoirs je m'en vais bien vite, crainte qu'il ne me rappelle pour les changer.

« Voilà, Messieurs, par quel moyen je peux *solir pour une roue de derrière ce qui m'a coûté cinquante ronds*, c'est-à-dire vendre cinq francs ce qui m'a coûté cinquante sous. »

Le parfumeur ambulant.

— « Et moi, Messieurs, quand je ne peux plus vendre d'*orviétan* dans les villes, je suis marchand

d'encens dans les campagnes. Je sais composer une pâte, dont je forme de petites tablettes comme du chocolat. Quand on en jette une au feu, elle produit une épaisse fumée qui, à vous dire la vérité, ne sent ni bon, ni mauvais ; mais j'ai le secret de la faire passer pour de l'encens d'Arabie.



« Appuyé par la recommandation du sonneur à qui j'ai payé bouteille, je me présente au curé pour lui vendre de l'encens de toute les manières, car en lui offrant mes tablettes, je lui fais des compliments qui ne finissent point.

« Cependant M. l'abbé, à qui la flatterie n'en imposе pas, demande à faire l'essai de ma marchandise; en conséquence, on lui apporte du feu sur une pelle, il jette un peu de mon encens sur la braise; aussitôt, je le prie d'observer qu'il s'y est mal pris, et qu'il faut briser les tablettes. J'en prends, parmi

les autres, une bonne que je connais à une marque extérieure, et qui est de véritable encens, et sous prétexte d'enseigner au curé comment il faut faire, je brise celle-là en la jetant au feu ; par ce moyen, la chambre se trouve embaumée, et le curé, flatté de cette bonne odeur, achète mes tablettes, croyant que toutes produiront le même effet.

« Quand mon tour est fini, le carillonneur ne manque jamais de me demander ce que je lui ai promis; je lui réponds que je n'ai pas de monnaie, mais que le lendemain je lui donnerai 6 francs. Et je m'en vais, plus loin, en faire autant. »

Chansons et Pot-de-chambre.

— « Peu m'importe qu'il *pleuve* ou non ! je veux vous *débiner mon truc*, et vous faire savoir comment j'ai vendu mon pot-de-chambre trois louis.

« J'habitais à Namur, lorsqu'une maladie assez longue me réduisit à la dernière misère, et m'obligea de vendre successivement mes meubles et mes hardes ; il ne me restait qu'un vieux pot cassé que je réduisis en poussière impalpable.

« J'en fis une multitude de petits paquets, que j'arrangeai très proprement dans une cassette, comme si c'eût été une marchandise très précieuse;

ensuite j'achetai d'un épicier, à deux centimes pièce, douze cents exemplaires d'un recueil de chansons qu'il avait acheté lui-même d'un poète, à six sous la livre.

« Muni de mes chansons et de ma poudre, je vais sur la place du marché, j'assemble le peuple au son de la trompette, et je l'amuse successivement avec mon cor de chasse, ma voix et mon violon. Ensuite, je parle en ces termes, à la populace assemblée :

« Messieurs et Mesdames, vous voyez en moi le cousin germain du Juif-Errant; je suis le fameux *Vulpinetti*, qui voyage depuis trente ans en Autriche, en Hongrie, et dans tous les États de Sa Majesté l'empereur et roi (ici, j'ôte mon chapeau et tout le monde en fait de même) ; c'est moi qui suis ce grand chimiste, inventeur de la poudre merveilleuse, dont une pincée seule, dans une pinte d'huile bouillante, suffit pour détruire, dans une maison, les punaises, les souris et les rats, et, ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette même poudre (qui est un poison pour les bêtes malfaisantes), fait le plus grand bien à l'homme, parce qu'il suffit de la porter sur soi pendant vingt-quatre heures pour détruire la vermine de la tête et les vers qui sont dans le corps ; ce sont ces vers,

Messieurs et dames, qui engendrent en nous toutes sortes de maladies, telles que la dysenterie, la sciatique, etc.

« Ma poudre est à l'épreuve, car elle a guéri de la péripneumonie, M. l'Empeigne, maître cordonnier à Mons, et de la diarrhée, M. Couture, marchand tailleur, rue de la Madeleine, à Bruxelles.

« Ne croyez point, au reste, que je veuille vous la vendre, non, Messieurs! Je ne la vends point, je la donne ; je suis pensionné de plusieurs puissances de l'Europe pour en faire la distribution *gratis*, et j'en ferai présent à tous ceux qui achèteront ma chanson.

« Après ce beau discours, je me mis à chanter d'un air d'indifférence, comme si j'eusse été là pour leurs menus plaisirs, et, sans nul intérêt ; mais aussitôt, chacun me tendit les bras en me donnant deux sous.

« Ceux qui arrivaient dans ce moment sur la place, voyant tant de monde s'empresser autour de moi, venaient augmenter la foule par curiosité, et quand ils avaient appris le sujet de cet empressement, ils fendaient eux-mêmes la presse pour être servis à leur tour.

« On se battait pour arriver jusqu'à moi, parce qu'on craignait que bientôt il ne restât plus rien

dans ma cassette, et que chacun voulait profiter de ma libéralité.

« Quand j'eus donné toute ma poudre et vendu mes chansons, il resta plus de cent paysans qui, n'ayant pu se procurer de ma drogue, me suivirent jusqu'à ma porte, et je fus obligé d'aller bien vite piler quelques vieilles assiettes pour avoir de quoi les satisfaire. »

A cette catégorie nous pourrions ajouter les : *Carotteurs*, *hâbleurs*, *gascons*, et autres *intrigants*.

LA HAUTE BANQUE

Après les *Banquistes* de bas étage dont nous venons d'esquisser les portraits, remontons les degrés de l'échelle sociale, et voyons le Charlatanisme dresser sa *Banque* jusque sur le Trône de France!...

En tête des brasseurs d'affaires, des entraîneurs vertigineux des masses, de ces génies funestes qui, laissant le vil *Camelot* extorquer quelques sous aux Naïfs, parviennent, à force d'audace et de coups de grosse caisse, à amonceler dans leurs coffres la fortune publique, qu'ils ébranlent bientôt par des

krachs désastreux, nous citerons l'aventurier écossais qui s'illustra si tristement sous la Régence, et que l'on appelait :

Jean Law *(prononcez* **Lass**).

Nos finances étant obérées par les gaspillages princiers, ce banquiste de la *haute pègre* s'offrit de payer en papier la dette de l'État (1716).



On créa alors 25 millions d'actions, et le Conseil de Régence défendit, en même temps, de faire aucun payement en argent au-dessus de 600 livres, ce qui obligea le public de recourir aux billets de la Banque. On en émit pour une somme représentant 80 fois le numéraire qui existait en France.

Cet arrêt, le plus déplorable qui soit émané de l'autorité souveraine, fut l'époque et la cause d'une étonnante révolution dans les mœurs.

On vit des noms respectables anéantis et des noms flétris prendre leur place. On s'étouffait dans la rue *Quincampoix*, aux portes des bureaux où l'on échangeait de bon or contre de vain papier.

Tel fut le vertige de cet *agiotage*, que les actions montèrent, en peu de mois, vingt fois au-dessus de leur taux primitif. Tous les Français se crurent riches!... et, pendant quelque temps, la dépense et le luxe furent poussés jusqu'au délire.



Bref, après avoir désorganisé les familles, remué la société jusqu'en ses fondements, corrompu le caractère et les mœurs de la Nation, ce rêve finit

par une banqueroute générale!... Les archives et les billets de la maudite Banque furent brûlés dans une cage de fer, à la grande joie du public, enchanté de voir s'envoler en fumée cette chimère, qui, pendant deux ans, avait fait le tourment universel.

Les Turcaret, les Mercadet et les Robert-Macaire.

Sept ans à peine avant le *système Law*, Lesage avait cinglé, avec sa verve endiablée, le financier enrichi, dont l'esprit et l'éducation ne sont pas à la hauteur de sa fortune.



Turcaret n'est qu'un ex-lâquais, qui, sot, grossier et surtout malhonnête, est parvenu, à force d'usure et de rapines, à figurer parmi les plus riches traitants.

Il a pour valet *Frontin*, autre fripon qui le vole lui-même.

Mercadet fut plus tard, sous la plume acérée de Balzac, la personnification vivante de l'agioteur sans scrupule, du tripoteur d'affaires véreuses, et qui... *attend toujours Godot !...*

Robert-Macaire, enfin, par le jeu dramatique de Frédérick Lemaître, vint compléter la trilogie des banquistes de la finance, en popularisant le type moderne de l'aigrefin adroit et audacieux.

La Réclame à outrance !

D'incommensurables affiches illustrées, collées sur tous les murs ; d'abracadabrants articles, soit en vers, soit en prose, s'étalant dans tous les journaux ;



des files d'hommes et de voitures, une avalanche de prospectus multicolores distribués dans tous les coins de rues, servent à proclamer la supériorité

(*excelsior !*) de telle ou telle moutarde, de tel ou tel cirage, de tel ou tel savon, de telles ou telles pilu-



es ou pastilles, qui font beaucoup de bien à... *ceux qui en vendent*, quand ils... en vendent beaucoup !. .

Risum teneatis !

Quelques Enseignes de boutiques en voulant faire du genre, tournent au vrai comique ; on y lit, par exemple :

T..., culottier de la Cour d'Angleterre.
D..., chirurgien-accoucheur de l'armée.
Grégoire, tailleur d'hommes.

Un liquoriste, admirateur du Chansonnier populaire, décore sa vitrine et les étiquettes de ses fioles de cette piquante devise :

« *A l'anisette de Béranger !* »

confondant, le pauvre homme, la *Lisette* avec l'*anisette !...*

La Réclame s'applique à tout : aux choses comme aux bêtes, aux bêtes comme aux gens ; et le *suffrage universel* lui-même n'en défend pas ses urnes :

Le député italien Luigi Farina, mort à Gênes dernièrement, était passé maître dans l'art de *la réclame électorale.*

Il pleuvait à verse en 1876, la veille de l'élection, Farina fit distribuer un nombre énorme de parapluies aux électeurs.

Pendant une autre période électorale, il fit promener dans les rues un porc gras portant, attachée à la queue, une pancarte avec ces mots : « Ceux qui voteront pour Farina mangeront de ce cochon. »

Dans les deux cas, le candidat fut élu.

Après lui, nous tirons l'échelle !...

CHAPITRE IV

EMPIRIQUES ET GUÉRISSEURS

L'*Empirisme* est fondé sur le besoin que les hommes ont de guérir, et que la médecine ne peut pas toujours satisfaire.

Chaque âge, chaque nation a ses empiriques. Il y en aura tant qu'il y aura des hommes crédules.

Sutor medicus.

Déjà, du temps de Phèdre (et longtemps sans doute avant lui), plus d'un malin quittait sa profession par trop peu lucrative pour se faire inventeur de quelque panacée ; tel était l'homme dont parle le fabuliste latin, traduit par La Fontaine.

> Abîmé de misère, un pauvre savetier
> Changeant de nom, d'état et de quartier,
> S'était fait médecin. — Grâce à quelque faconde,
> Il débitait sa drogue, et passait à la ronde
> Pour n'avoir pas d'égal en son nouveau métier



L'espèce à laquelle appartenait ce savetier a fait depuis et fera encore des petits.

Remèdes de chevaux.

Le duc de Rohan, voyageant en Suisse et se trouvant indisposé, demande un médecin. On lui amène le plus habile du canton, le docteur Chibaut.

« — Votre visage ne m'est pas inconnu, lui dit le duc.

« — Cela se conçoit, Monseigneur; j'ai eu l'honneur de servir dans votre maison.

« — Et en quelle qualité ?

« — En qualité de maréchal.

« — Et vous voilà médecin ?

« — Tout comme un autre.

« — Mais, comment traitez-vous vos malades?

« — Comme je traitais les chevaux de Votre Altesse : il en meurt quelques-uns, à la vérité, mais beaucoup guérissent. Ainsi, de grâce, Monseigneur, ne me décelez pas, et laissez-moi gagner ma vie avec les Suisses !... »

Figaro, comme on voit, n'est pas le premier qui ait fait prendre aux hommes des remèdes de chevaux.

* * *

Autre exemple :

Louis XIV est à toute extrémité ; est-ce dans les

lumières de la Faculté, est-ce dans la science et le zèle de Fagon que la cour met son espérance ?

Non !... On fait venir, du fond de la Provence, un paysan brutal et grossier, qui administre son élixir au grand roi, et impose silence au célèbre médecin devant qui tous les docteurs étaient accoutumés à se taire.

« L'empire que ce malotru avait pris était tel, dit Saint-Simon, que Fagon, à bout de son art et de ses espérances, s'était *limaçonné* en grommelant sur son bâton, sans oser répliquer, de peur d'essuyer pis. »

Le laquais passé maître.

Voyez sur la place publique comme la foule se presse autour de cet orateur empanaché et galonné, qui semble donner ce qu'il vend !

On s'étonne de voir tant de charlatans s'enrichir ; rien de plus simple pourtant.

Un habile médecin avait eu quelque temps à son service un domestique intelligent. Cet homme, un beau matin, le quitte sans motif, et dix ans se passent sans que le docteur en entende parler.

Un jour, il s'arrête pour écouter le boniment d'un empirique qu'entourait un nombreux auditoire.

Quel est son étonnement de reconnaître en lui son ci-devant laquais ?

Rentré chez lui, il rêvait à cette singularité, lorsque le docteur en plein vent se présente.



« — Eh bien ! Bourguignon, te voilà donc médecin ?

« — Pour vous servir, monsieur. »

Et Bourguignon de raconter comme quoi, croyant son nouvel état préférable à celui de valet, il lui avait pris fantaisie d'en essayer ; comme quoi, à l'aide de quelques formules qu'il avait retenues, il en imposait aux bonnes gens ; comme quoi même il en avait guéri à l'aide de certaines recettes dont il avait gardé copie ; comme quoi enfin, en dix ans, il avait assez gaiement amassé une fortune égale peut-être

à celle que monsieur avait péniblement réalisée en trente.

« — C'est incroyable! s'écrie le médecin, car, après tout, tu n'es qu'un charlatan!

« — D'accord, docteur! et c'est justement pour cela que j'ai réussi. »

Et conduisant son ancien maître à la fenêtre :

« — Sur soixante badauds qui se promènent là, combien croyez-vous qu'il y ait de têtes sensées?

« — Six ou sept tout au plus, répond le docteur.

« — Je vous en donne dix! réplique l'empirique; ceux-là sont vos pratiques : tout le reste est à moi! »

L'eau de Jouvence.

Le vicomte de Lapasse, mort en 1867, à l'âge de 85 ans, ancien secrétaire d'ambassade, etc., etc., était à la fois un personnage considérable, un homme d'une sérieuse valeur et un excentrique dont la silhouette figurait avantageusement dans la galerie des originaux du XIXe siècle.

Il faisait sa lecture favorite des livres hermétiques et d'alchimie. D'après ses recherches et ses méditations personnelles, il avait composé une espèce d'*or potable* dont il parlait souvent, mais en termes mystérieux.

En quoi consistait au juste cette *eau de Jouvence*, avec laquelle il se vantait d'avoir prolongé l'exis-



tence de sa mère, qui est morte, en effet, centenaire?... Personne n'en a jamais su la recette.

L'onguent mortel.

En 1536, pendant que l'armée de François Ier ravageait le midi de la France, pour couper les vivres à Charles-Quint, la famine et l'épidémie désolaient les soldats.

Un jeune empirique provençal arriva dans le camp, se prétendant possesseur d'un merveilleux secret, pour guérir tous les maux. On le crut sur parole, et il empocha force pistoles; mais il fit, avec ses *onguents*, un massacre effroyable des malheureux qui se confièrent à lui, si bien que, averti par la clameur universelle, le connétable de Montmorency ordonna de le pendre, sans autre forme de procès.

Comme on le menait à la potence, il fut rencontré

par le dauphin Henri, à qui il demanda merci, avec accompagnement de grimaces et de lazzis, qui disposèrent favorablement le prince.



Celui-ci lui accorda sa grâce; et le charlatan, troquant sa robe de docteur contre celle de fou de cour (qui lui allait beaucoup mieux), devint le célèbre bouffon Brusquet. (*V. Fournel.*)

La pommade des « Trois Curés ».

Le tribunal correctionnel de Nontron vient de condamner à l'amende, ainsi que deux pharmaciens, ses complices, l'abbé S..., inventeur, avec deux de ses frères, curés comme lui, et propagateurs d'un remède de famille, guérissant une foule de maux

C'était un amalgame banal d'huile, de cire et de camphre, connu dans le pays, sous le nom de *Pommade des « Trois Curés »* et dont la vente



illégale, grâce aux réclames mirifiques des journaux de la localité, comblait les pieux fabricants d'abondants bénéfices aux dépens des crédules Nontronnais.

Le bois de sympathie.

Parmi les nombreuses panacées, préconisées par les vieux livres d'alchimie, le *Grand-Albert*, la *Poule Noire*, le *Grimoire*, etc., que les libraires colporteurs répandent encore dans les campagnes, le bois de frêne est réputé pour ses vertus vraiment cabalistiques.

Quiconque boit ou mange dans un vase fait de ce bois, ne peut jamais être empoisonné. Infusé dans de l'eau c'est un souverain antidote.

Les serpents et animaux venimeux fuient son ombre et surtout sa feuille.

Hydropisie, rhumatismes, mal d'yeux, du foie, de la rate, du cerveau et des dents, fluxions, dysenterie, etc., etc., sont guéris par cette tisane.

On en fait une poudre vulnéraire, une huile et surtout un onguent qui guérit les plaies à *distance*, pourvu qu'on trempe dans cette pommade le fer ou l'instrument qui causa la blessure.

Les amateurs peuvent se régaler de ce remède en mêlant à une décoction de frêne :

2 onces de la mousse qui s'engendre sur le crâne d'un pendu qui a demeuré longtemps en l'air ;

1 once de momie. — 1 once de sang humain ;

2 onces 1/2 de vers de terre lavés et desséchés ;

2 onces de graisse d'homme, de porc sauvage mâle. Huile de lin et essence de thérébentine.

Le tout bien battu dans un mortier, quand le soleil est dans le signe de la Balance.

Laver nonobstant la plaie chaque matin avec son urine, et elle guérira sans douleur.

Tous les remèdes occultes sont dans ce genre.

Rois et Marcouls
ou toucheurs d'écrouelles.

A l'instar de l'empereur Vespasien, les rois de France avaient jadis (pourquoi jadis ?) le pouvoir,

disait-on, de guérir les écrouelles en les touchant, ce qui était peu ragoûtant et certainement très contestable.



Mais si les doigts royaux ont perdu ce privilège (en quoi faisant?) il y a des provinces, notamment la Beauce et le Berry, où l'on est convaincu que le septième enfant mâle consécutif, c'est-à-dire sans fille interposée, apporte en naissant cette curative faculté.

Aussi le *Marcoul*, c'est le nom qu'on donne au susdit, ne manque jamais l'occasion que lui a fourni le hasard d'exploiter à son profit la crédulité des naïfs.

Pour en détruire le crédit, il suffit de signaler de pareilles absurdités.

Le *Dictionnaire du cultivateur*, ouvrage très sérieux, imprimé en 1762, conseillait, pour reconnaître les écrouelles, de poser sur la plaie un ver de terre coupé par les deux bouts; et lorsqu'il se changeait en terre, il indiquait infalliblement la présence de cette maladie.

D'après cette épreuve, personne n'aurait eu les écrouelles. Pour les guérir à coup sûr, c'est autre chose : il faut faire bouillir un *crapaud* dans l'huile d'olive, et l'appliquer sur la plaie.

Ce sont de tels écrits qui ont contribué à répandre dans les campagnes tant d'erreurs sur les propriétés des plantes et l'efficacité de certaines recettes encore accréditées aujourd'hui, mais qui disparaîtront bientôt devant le bon sens public et les progrès de la science.

Esculapes rustiques.

Il serait difficile de dire si ces charlatans provoquent plus l'indignation que le mépris et la risée.

Ceux qui ne distribuent que des remèdes incapables de faire ni bien ni mal ne sont que des *fripons*.

Mais ces faux médecins qui inventent et vendent

à tout venant, quel que soit le tempérament, l'âge, le sexe et la maladie du patient, des orviétans susceptibles d'amener de désastreux effets, ceux-là sont des *empoisonneurs*, qui tuent plus de gens bien portants, qu'ils ne guérissent de malades !

N'y a qu' la foi qui sauve !

Malgré la *Réclame à outrance*, dont nous avons parlé précédemment, ce serait s'abuser que de se fier aux étiquettes des marchands.

Dans les quatre parties du monde, des millions de débitants affichent :

« Vins de Madère, de Malaga, Champagne, etc. ! »

Et toujours on se laisse prendre aux fallacieuses promesses des enseignes, sans réfléchir à la miraculeuse fécondité que devraient avoir ces vignobles, pour répondre à cette prodigieuse consommation.

Les boissons qu'on nous verse sous ces titres menteurs sont d'autant plus funestes qu'il est plus difficile de distinguer un *vin nature* d'un liquide frelaté.

Quant à ces produits plus ou moins merveilleux, auxquels le charlatanisme, abusant de la bonhomie publique, prête, dans ses propectus, des qualités

incroyables, ce ne sont, pour la plupart, dit M. Payen, que des substances très communes décorées de noms baroques ou pompeux.

Suivant ce savant, par exemple :

Le fameux *Racahout des Arabes* n'est qu'un mélange de glands doux, d'un peu de sucre et de cacao. Cet aliment n'a rien de dangereux, mais il n'a pas les éminentes propriétés nutritives qu'on lui prête.

Le *Palamoud* ou *Potage des sultanes* se compose comme le précédent, sauf qu'on y remplace le chocolat par la farine de maïs, ou blé de Turquie ; mais il est aussi inconnu chez les Turcs, que le premier chez les Bédouins.

Les *Pastilles d'Osmazôme*, ce soi-disant réconfortant des voyageurs et des convalescents, n'est qu'une pâte diaphane de gélatine sucrée, avec de l'extrait de bouillon. Cette espèce de *trompe-la-faim !* est un bonbon plutôt qu'un aliment.

L'*Ervalenta Warton*, extra-nutritive, tonique, rafraîchissante, capable, dit le prospectus, de guérir certaines maladies tout en soutenant et réparant les forces, est uniquement composée de lentilles décortiquées mises en poudre. En botanique, ce légume s'appelle *ervum lens*, de là le nom d'*Erva-*

lenta donné à ce produit qui est tout simplement de la farine de lentilles.

Dans sa *Semoule d'Igname solanta*, l'inventeur a pris pour matière première, non pas l'igname d'Amérique, mais le *solanum*, tubercule moins coûteux est plus commun chez nous ; mais pourquoi le faire payer au public quatre fois plus cher que s'il l'achetait ailleurs sous le nom moins sonore et plus vrai de *fécule de pommes de terre ?*

Il en est de même de ces *pommades, eaux, vinaigres et cosmétiques*, de ces drogues innombrables annoncées à grand renfort d'affiches, de réclames et de propectus, dont les coiffeurs et parfumeurs font un si important et si lucratif débit, mais qui, ne possédant aucune des qualités qu'on leur prête, n'ont pas de valeur réelle !

Quant aux Eaux miraculeuses de *Lourdes* et de *La Salette*, que ceux à qui elles font du bien s'en abreuvent !

« *N'y a qu' la Foi qui sauve !* »

Guérisseurs fluidiques.

Rue des Ciseaux, en 1772, sans le vouloir, à son insu, — raconte Mercier, — un guérisseur à l'air simple et modeste attirait tout Paris, qui, sans

l'intervention de la police, en aurait fait un *Dieu.*

Trente mille hommes disaient : « *C'est un prophète, il guérit en touchant !* »

La rue ne désemplissait pas d'estropiés, d'aveugles, etc., c'était une frénésie, mais d'un



caractère calme, confiant, tranquille, sans emportement, sans tumulte.

Une persuasion intime avait rendu les esprits modérés. On s'approchait de la maison, pour ainsi dire, en silence.

Le plus surpris de cette affluence insolite était le prophète lui-même qui n'y comprenait rien et qu'on fit sortir de Paris avec sa femme.

Le peuple, le voyant partir, se mit à le bénir et se dispersa sans plaintes et sans murmures.

Le zouave Jacob.

Ce guérisseur qui fit un si grand bruit à Paris,



il y a quelques années, ne manque pas d'analogie avec le précédent.

Il en est de même du Curé d'Ars, etc.

CHAPITRE V

LES ARTISTES FORAINS

Quand nous voyons des Bateleurs exécuter leurs tours devant la foule ébaubie, nous sourions, nous ne voulons pas admirer, mais nous sommes « empoignés », quand même, par l'extraordinaire.

Comment diable font ces gens-là, qui sont bâtis comme nous, qui ne sont pas d'une autre essence, qui ne jouissent pas de facultés particulières ?

Faut-il regretter qu'un savant vienne de se plaire à nous donner l'explication rationnelle et toute naturelle de ces « trucs » merveilleux ? Peut-être ? Mais la science qui, chaque jour, apporte tant de révélations, n'est-elle pas la grande destructrice d'illusions ? N'est-ce pas elle qui a émancipé l'intelligence humaine ? N'est-ce pas elle qui a fait sourire des phénomènes que nos aïeux regardaient comme des miracles ?

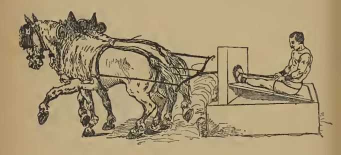
Il n'est pas au-dessous d'elle de descendre jusque dans l'arène des théâtres forains, pour donner la clef de certains faits curieux. Il serait bien avisé, le saltimbanque qui prétendrait aujourd'hui garder un secret pour lui seul !

Les Hercules.

Parmi tous ces héros du *tour de force*, les *Hercules* ne sont pas ceux qui nous surprennent le moins. Eh bien ! les hercules ne sont pas toujours réellement aussi forts qu'ils le paraissent. Tout en étant assurément de solides gaillards, ils ont des procédés avec lesquels ils doublent leur vigueur.

Au commencement du siècle dernier, le docteur Désaguliers, élève du fameux Newton, suivait avec attention les exercices d'un nommé Ekeberg qui se faisait appeler, sans modestie, du nom de *Samson, le fort des forts*.

Un jour, accompagné de deux médecins de ses amis, il se rendit de nouveau au Cirque où *travaillait* Ekeberg ; puis, rentré chez lui, il exécuta les mêmes tours.



Ses expériences, dont il a laissé la description dans son traité de *Physique expérimentale*, consistaient à résister à la force de cinq ou six hommes, ou même de deux chevaux. Il en résulte que cette résistance ne provient, le plus souvent, que de la position prise par l'expérimentateur.

Celui-ci a les reins entourés d'une forte ceinture, où est attachée la corde, à l'aide de laquelle on

essaie de l'entraîner. Cette corde passe, par une ouverture, à travers un bloc de bois sur lequel l'hercule appuie fortement ses pieds. Ce bloc est vertical, tandis que l'acteur est étendu sur une planche horizontale.

Dans cette position, la résistance des os et des muscles des jambes et du bassin est énorme ; elle permet de supporter des tractions considérables.



D'après Désaguliers, un homme, les pieds reposant sur un tabouret, la tête placée sur une chaise, et se trouvant ainsi le corps suspendu horizontalement au-dessus du vide, peut supporter, debout sur sa poitrine, deux ou trois individus.



Dans un autre exercice, l'hercule étant couché sur le dos, un homme se place debout sur ses ge-

noux ; l'hercule alors se plie peu à peu, ses pieds étant à la même place, ses genoux se trouvent ainsi soulevés. Saisissant les jarrets de l'individu placé sur lui et l'inclinant quelque peu en arrière, il se redresse par une sorte de mouvement de bascule, et son corps, quittant le sol, prend une position horizontale, à peu près à la hauteur de ses genoux.

Un homme de force très moyenne peut porter de cette façon, avec un peu d'adresse et d'habitude, un groupe de six ou huit personnes.

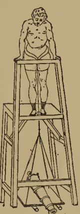
* * *

Le même hercule prétendait enlever (bien qu'il ne fît que le soutenir), un canon de 1,000 à 1,500 kilogr. Il se plaçait dans un châssis fait exprès, où il pouvait jouir de la même position avantageuse qu'il avait dans le tour précédent.

Le canon était placé dans le plat d'une balance, dont les cordes étaient attachées à la chaîne qui pendait de sa ceinture. Le plat de cette balance était soutenu par des rouleaux. Lorsque les cordes étaient bien tendues, les jambes bien affermies, on poussait les rouleaux, et l'homme dans son châssis, soutenait le canon.

M. Désaguliers, ayant remarqué que la force

prodigieuse apparente de ce tour ne dépendait que de la situation favorable où était celui qui soutenait le canon, fit une semblable expérience devant le roi Georges Ier, et plusieurs personnes la répétèrent après lui.



On explique aisément, dit le savant mathématicien, ce prétendu phénomène, par la résistance des os du bassin qui sont arc-boutés contre un appui vertical ou horizontal, par la pression de la ceinture qui affermit les grands trochanters dans leurs articulations, par la force des jambes et des cuisses, qui, lorsqu'elles sont parfaitement droites, présentent deux fortes colonnes capables de soutenir au moins 2 à 3,000 kilogr.

On sait qu'une puissance est inefficace, quand son action se dirige vers le centre du mouvement. Or, au moyen de la ceinture dont on vient de parler plus haut, un ou plusieurs hommes pourraient hausser ou abaisser le grand perroquet d'un navire, en s'appuyant contre les échelons d'une forte échelle couchée sur le tillac.

*
* *

On peut mettre dans la même classe le tour que faisait, à Venise, un homme jeune et faible qui soutenait un âne en l'air, et même des poids plus pesants, par un moyen singulier.

Il faisait lier ses cheveux de côté et d'autre par de petites cordelettes, auxquelles on attachait, par deux crochets, les deux extrémités d'une sangle large qui passait par-dessous le ventre de cet âne. Puis monté sur une petite table, il se baissait pendant qu'on attachait les crochets à la sangle, se redressait ensuite et élevait l'âne en appuyant ses mains sur ses genoux; mais il disait qu'il avait moins de peine à élever des fardeaux, même plus pesants que l'âne, parce que, en perdant terre, l'animal se débattait.

Quand le bateleur soulevait ainsi l'âne ou quel-

qu'autre fardeau, il avait le corps droit et les genoux pliés ; de sorte qu'il mettait les tresses de ses cheveux dans le même plan que les têtes des os, et des cuisses et les chevilles des pieds. La ligne de direction du corps et de tout le poids passait ainsi entre les plus fortes parties des pieds qui supportaient la machine ; alors il se relevait sans changer la ligne de direction, et dans ce moment, toute la force procédait des extenseurs des jambes qui sont six fois plus considérables que les muscles des lombes, qui seraient incapables d'un effort aussi grand.

L'Homme à l'Enclume.

Qui ne connaît, au moins par ouï-dire, le fameux tour de force de l'hercule qui se couche de tout son long par terre avec une grosse enclume sur le ventre? Un homme vient ensuite forger à grands coups de marteau un morceau de fer sur cette enclume. Ou bien c'est une forte barre de fer qu'on coupe à froid au moyen d'un ciseau ; d'autres fois encore l'hercule au lieu de se coucher par terre, s'appuie des épaules sur une chaise et des pieds sur une autre, et, dans cette position, reproduit toutes les expériences précédentes de l'enclume et du marteau.

Bien que l'expérience soit, en réalité, surprenante, et exige une force dont il n'y a que de rares exemples, il est évident que toute la difficulté consiste à supporter le poids de l'enclume, car l'effet du marteau est, dans ce cas, tout à fait nul.



En effet, si l'enclume n'était qu'une feuille de tôle ou ne pesait que deux ou trois fois le poids du marteau, quelques coups suffiraient à tuer l'opérateur ; mais l'enclume étant très pesante, il ressent à peine les coups du marteau, car le choc se répartit dans une masse de matière énorme et ne produit, par cette raison, sur le corps du patient, qu'un effet considérablement amoindri.

De plus, la réaction de l'enclume contre le marteau diminue encore l'effet de celui-ci.

Dans une foule d'autres tours où la force paraît

être seule en jeu, l'habileté du procédé entre pour beaucoup.

Les Briseurs de Cailloux.

Il est généralement connu que les individus qui ont pour spécialité de briser un caillou à coups de



poing, ont soin d'examiner préalablement la pierre et de la frapper de façon qu'elle porte à faux et se rompe suivant les lignes de moindre résistance.

L'Homme-Obus. — La Femme-Canon.

Chaque fois qu'un de ces phénomènes paraît dans un cirque, l'attention est très grande. Les prépara-

tifs du tour ne manquent pas de quelque solennité.

Le gymnaste se place dans la gueule du canon où il disparaît jusqu'à la poitrine. La musique cesse, il y a un moment d'anxiété et de silence auquel succède un commandement bref, puis une forte détonation, et l'on aperçoit, au milieu de la



fumée, l'homme lancé en l'air et atteignant le trapèze.

Celui qui a cette singulière spécialité est toujours sûr du succès.

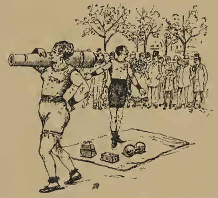
Observons, toutefois, qu'en réalité l'acrobate n'est pas projeté par la force de l'explosion, mais bien par la détente d'un énorme ressort à boudin, qui se trouve dans l'âme du canon et que l'on tend à l'aide d'un cric. Ce ressort supporte une plate-forme sur laquelle se place l'*homme-obus*. Une simple pression

sur une poignée permet au ressort de se détendre, et l'homme est projeté.

Au bout de sa course, la plate-forme rencontre une pièce d'artifice dont elle provoque l'explosion. Mais il y a une telle coïncidence entre la projection et la détonation que le public est porté à croire que celle-ci est la cause de la première.

Tel est le secret de ce saut gigantesque.

Ce qui n'empêche, à mon avis, que l'acrobate a bien encore quelque mérite à se confier ainsi à ce bruyant appareil.



La *femme-canon* a fait longtemps merveille dans les spectacles parisiens où elle traversait la salle, portant bravement sur son épaule une pièce de fort calibre à laquelle on mettait le feu.

* * *

Il y a aussi l'homme qui se place en face de la gueule du canon et arrête le boulet qui part.

Le boulet est mis dans la culasse avant la charge, et est lancé par un ressort.

L'Homme-Mouche.

Il y a quelque temps, on fit grand bruit, à Londres, des exercices de l'*homme-mouche* qui était, à la



vérité, un singulier personnage : il traversait le théâtre dans lequel il s'exhibait, ses pieds appuyés au plafond, la tête en bas, le corps suspendu dans le vide ; et, dans cette position, mangeait, buvait, fumait, semblait enfin aussi à l'aise que s'il eût été dans la position naturelle.

On s'émerveilla ; on chercha mille explications à ce tour ; on supposa même qu'une sorte de ventouse placée sous ses pieds faisait le vide à chacun de ses pas et fixait le pied de l'acrobate à la muraille par la pression atmosphérique.

Son appareil n'était point, en réalité, aussi compliqué. Il se composait simplement de deux planchettes auxquelles l'acrobate avait les pieds fixés et qui glissaient dans une rainure. Le vide laissé à chaque pas derrière ces planchettes était immédiatement comblé par une simple coulisse poussée par un comparse.

Quelques acrobates font le même exercice par la *pression atmosphérique* ; d'autres par l'*électro-aimant*.

C'est égal, ce moyen de gagner sa vie n'est pas à la portée de tout le monde.

Les Avaleurs de sabres.

Ces bateleurs ne sont pas tous de simples charlatans, et c'est rarement, paraît-il, qu'ils emploient des armes machinées dont la lame rentre dans la poignée : ils s'accoutument à faire subir à leurs organes les contacts les plus anormaux.

Ce fait est, d'ailleurs, utilisé en médecine : on

sait les services que rend aux malades atteints d'accidents à la gorge ou à l'estomac la sonde œsophagienne, tube en caoutchouc vulcanisé que le malade avale réellement et par l'extrémité duquel on lui verse du lait ou du bouillon.



Les *avaleurs de sabres* sont dans le même cas : ce n'est que par suite d'essais réitérés, que l'accoutumance des organes de l'arrière-bouche devient assez grande pour leur permettre d'avaler des corps durs et rigides.

Les disloqués et l'Homme-Caoutchouc.

Là encore, pas d'illusion possible, pas de ficelles. La nature et l'éducation font tout.

Ce n'est pas seulement par une perpétuelle gymnastique que les *disloqués* arrivent à prendre des

positions qui semblent en contradiction avec la nature. Le *massage* fréquemment répété est pour beaucoup dans la souplesse qu'ils acquièrent. Les effets du *massage* ne sont que passagers; mais si l'individu qui a été ainsi assoupli continue à solliciter ses muscles et cherche à faire prendre à ses



membres les positions extraordinaires qu'ils prenaient sous les mains des masseurs, il parviendra peu à peu à conserver la souplesse acquise.

Alexandre Dumas, dans son *Voyage au Caucase*, a raconté, dans un style imagé, les étranges effets d'un savant *massage*.

« Il me semblait qu'on aurait pu me plier comme une serviette et me placer entre les deux planches d'une armoire, et que je ne me serais pas plaint ! »



C'est par ces procédés que *l'Homme-Caoutchouc* arrive à se plier et se tordre de mille façons, jusqu'à

pouvoir tenir tout entier dans une malle assez étroite.

Il paraît que la plupart des *disloqués* de profession sortent d'une *École spéciale* établie à Paris et que dirige un ancien clown.

Pour recevoir la leçon, les enfants sont vêtus d'un simple caleçon. La séance commence par un massage bien compris. Après quoi, tous les exercices traditionnels de la dislocation sont répétés sous les yeux du vieux professeur, et ce n'est que quand le *cours* est terminé que les gamins, mis en appétit, peuvent dévorer les petites provisions qui sont apportées dans un papier, comme à l'école, car une des conditions exigées pour les exercices de la dislocation est d'être complètement à jeun.

L'auteur à qui j'emprunte ces détails ajoute que le vieux clown est le pourvoyeur de toutes les troupes d'acrobates.

En résumé, pourquoi la profession des amuseurs de foule serait-elle plus humiliante que tant d'autres dont on ne voit pas bien l'utilité directe ?

Ils font, en somme, pour gagner leur pain, un métier difficile et souvent rude, ces hercules, ces gymnastes, ces histrions, ces équilibristes et ces disloqués, tous ces virtuoses de la force ou de l'adresse, qui, par les beaux jours, tendent leur tapis sur nos champs de foires et nos places publiques!

Les Phénomènes.

On exhibe aussi dans les foires, des bêtes et même des gens dont la taille, la grosseur ou la forme offre des particularités extranaturelles; mais, en dehors des *vrais nains*, *géants*, etc., combien



de *femmes torpilles*, *femmes poissons* et animaux phénoménaux ne sont que les produits de trucs plus ou moins bien combinés.

Ces êtres-là doivent sortir des fabriques d'où la *Cour des Miracles* tirait jadis ses *faux manchots*, *boiteux*, *bossus* et *culs-de-jatte*.

L'Homme Sauvage.

A la foire de Caen, dit Decremps, un *barnum* montrait un *sauvage;* on voyait à la porte de sa loge, un tableau qui représentait sa figure hideuse, avec une inscription qui invitait les curieux à le voir pour deux sous.

J'entrai avec un de mes amis, et je trouvai une espèce d'orang-outang accroupi sur un tabouret, où il tenait ses jambes croisées comme un garçon tailleur à l'ouvrage. La couleur noirâtre de sa peau annonçait qu'il était né dans un climat brûlant et lointain, et son *cornac* disait l'avoir trouvé aux îles Moluques.

Pourtant il paraissait insensible à la fraîcheur de la zone tempérée, puisque son corps était toujours nu depuis la tête jusqu'aux hanches, où il avait une chaîne qui lui servait de ceinture. Cette chaîne, longue de 2 à 3 mètres, était attachée à un pilier, et lui permettait de rôder tout autour, sans s'approcher des spectateurs, dont il était d'ailleurs séparé par une barrière.

Ses gestes étaient menaçants et ses regards effroyables; sa mâchoire inférieure ne cessait de tremblotter que lorsqu'il poussait des cris aigus

et perçants, qu'on disait être les symptômes d'une faim canine.

Quoiqu'il mangeât quelquefois des pierres, cette nourriture n'était guère de son goût : il préférait ordinairement de la viande crue et surtout des



cœurs de bœufs, qui, seuls, à ce qu'on prétendait, pouvaient entretenir dans ses entrailles cette chaleur naturelle à laquelle il était habitué dans son pays natal, et que la température de notre climat ne pouvait guère lui donner.

Dès qu'on lui jetait un morceau, il tâchait de le happer à la volée, comme un chien affamé; il ne s'en était pas plus tôt emparé, qu'il menaçait de donner des coups de griffes à quiconque voudrait

le reprendre; cependant, il s'enfuyait aussitôt derrière son pilier pour être moins exposé au risque de perdre sa proie.

Un instant après il revenait avec ses mâchoires ensanglantées, et ne finissait de manger son morceau, qu'en recommençant ses cris pour en demander autant.

Quand on lui refusait de la viande, il mettait dans sa bouche de petits cailloux qu'il avalait bientôt après; si on lui jetait de la viande avant qu'il eût avalé les cailloux, il les rejetait aussitôt pour la prendre; mais on faisait remarquer qu'ils étaient déjà réduits en poussière par l'âcreté de sa salive, qu'on disait avoir la propriété d'un dissolvant.

Du reste, quand ce *sauvage* sautait du haut de son tabouret sur le plancher, on entendait remuer les cailloux dans son ventre, parce qu'il en avalait souvent, sans attendre qu'ils fussent mis en dissolution dans sa bouche; ce phénomène parut si merveilleux, que plusieurs savants se mirent l'esprit à la torture et firent gémir la presse pour en rendre raison.

Je ne parlerai point ici de toutes les observations scientifiques et des divers systèmes qu'on vit éclore en cette occasion; je me contenterai de rapporter l'explication la plus simple, parce qu'elle est la plus vraie.

Mon prétendu sauvage Moluquois était un rusé Franc-Comtois, natif d'un hameau, près de Besançon; il avait, comme les nègres d'Afrique, de la laine au lieu de cheveux, et une physionomie de singe; cette difformité qu'un homme vulgaire aurait regardée comme un présent funeste de la nature marâtre, lui parut un don du ciel, qui devait un jour lui procurer des rentes.

Il apprit de bonne heure à imiter les cris et les gestes des animaux sauvages, auxquels il ressemblait déjà par les traits de sa figure; se frottant ensuite le corps avec une dissolution d'écorce de noix, il donna à toute sa peau une couleur noirâtre et livide, que le temps seul pouvait effacer; il eut même dans cette opération plus de bonheur qu'il ne s'en était proposé; car, ne pouvant frotter ses paupières, crainte de se faire mal aux yeux, il fut obligé de laisser, au milieu de son visage, deux cercles blancs, qui le firent regarder des naturalistes comme un nègre très singulier.

Lorsqu'ensuite il se montra au public pour de l'argent, le monde se porta en foule chez lui, et la presse fut si grande dans son spectacle à deux sous, qu'il lui arriva souvent de gagner dix louis par jour. Ses gestes, ses cris, la difformité de ses traits, sa chaîne qu'il traînait avec fracas, et sa

nudité, étaient autant de circonstances qui empêchaient de soupçonner en lui le moindre mensonge.

Quant aux cailloux et à la viande crue qu'il mangeait, c'était moitié vérité, moitié illusion. Dès qu'on lui jetait un morceau de viande, il lui donnait un coup de dent en grognant, et en avalait une très petite partie; mais il allait déposer le reste derrière son pilier, où il prenait du sang pour rougir ses lèvres; il revenait, ayant dans sa bouche un morceau de rôti, que les spectateurs prenaient pour le reste de la viande crue dont il s'était emparé avec tant d'avidité.

Le penchant qu'il semblait avoir à se cacher derrière son pilier paraissait d'autant plus naturel qu'on sait en général que les animaux sauvages, peu accoutumés aux regards de l'homme, et réduits en captivité, n'osent manger devant leur maître; la faim les oblige quelquefois d'accepter le morceau qu'on leur donne, mais ils l'emportent aussitôt dans un coin pour le dévorer en cachette.

Les Mangeurs de pierres.

A l'appui du fait précédent, l'auteur cité ajoute : Il n'est sorte d'idée qui n'ait passé dans la tête

de quelques hommes, pour tâcher de trouver le moyen de gagner de l'argent, en pouvant faire voir des choses extraordinaires. On a vu, en effet, des hommes avaler réellement plusieurs petites pierres;



en sorte qu'en leur remuant l'estomac, on entendait très sensiblement leur frottement, même d'assez loin. On sent bien que ces matières sont bien éloignées de pouvoir être digérées, mais elles passent simplement dans les intestins, et sont ensuite rejetées.

On voit la même chose arriver aux oiseaux et aux animaux voraces, qui avalent quelquefois de petits cailloux, soit par l'effet d'une trop grande avidité, soit pour faciliter leur digestion par la trituration. C'est à quoi se réduit toute la prétendue digestion de l'autruche.

Le Mangeur de feu.

Chaque jour les bateleurs montrent des choses surprenantes, mais dont on peut aisément reconnaître les causes, lorsqu'on y réfléchit. On a vu, par exemple, un Anglais, nommé Richardson, faire rôtir un morceau de viande sur sa langue, allumer un charbon dans sa bouche avec un soufflet, l'enflammer par un mélange de poix noire, de poix résine et de soufre.

Ce mélange allumé produisait dans sa bouche le même frémissement que l'eau dans laquelle les forgerons éteignent le fer, et bientôt après il avalait ce charbon enflammé, cette poix, ce soufre



et cette résine. Il empoignait un fer rouge avec sa main, qui n'était cependant pas plus calleuse que celle d'un autre homme. Enfin, il tenait un autre fer rouge entre ses dents.

C'est par une habitude, d'abord très douloureuse, et une disposition dans les organes, qu'un tel homme est parvenu à les rendre insensibles. Le valet de cet Anglais publia, en 1667, *le Secret* de son maître, *le Mangeur de feu.*

Ce secret consiste à se frotter les mains, la bouche, les lèvres, le palais avec de l'esprit-de-soufre affaibli dans les commencements, et que l'on emploie ensuite plus actif. Cet acide corrode l'épiderme et le rend aussi dur qu'un cuir. En répétant cette opération, l'épiderme devient si dur qu'il gêne les mouvements de la bouche : les bateleurs se la lavent avec du vin bien chaud, et enlèvent la peau raccornie, qui se détache. Ils endurcissent la nouvelle peau de la même manière, et, avec le temps, la rendent sans sensibilité.

Lorsqu'ils ont avalé ces charbons, que leur salive éteint auparavant dans leur bouche, ils ont grand soin d'avaler de l'huile ou de l'eau chaude pour rejeter ces matières.

Si le fait suivant est vrai, nos mangeurs de feu sont encore bien éloignés de l'impassibilité d'un esclave que Tavernier dit avoir vu dans ses voyages, qui, pour quelque petite récompense, se laissait charger de chaînes rouges, qu'il portait jusqu'à ce qu'elles se fussent refroidies.

L'avaleur de chandelles.

Le pitre d'un jongleur se présenta sur le théâtre en habit de paillasse pour moucher les chandelles dont quelques-unes étaient aux trois quarts usées.



Il en substitua d'entières, après quoi il croqua tous les petits bouts de chandelle avec autant de plaisir que s'il eût mangé d'excellent fromage. On lui demanda si c'était là son régal ordinaire, il répondit que oui, et qu'il en était très satisfait, quoique la mèche fût un peu indigeste.

Ceci n'était qu'un petit tour pour amuser la compagnie. On avait taillé de grosses pommes en forme de bouts de chandelles, et l'on y avait planté une cuisse de noix, qui brûlait comme une mèche ordinaire; par ce moyen, Paillasse semblait manger du

suif et du coton, quoiqu'il ne mangeât que des noix et des pommes.

Le chien encyclopédiste.

On lit, dans la *Magie blanche dévoilée*, que l'on faisait voir à York un *épagneul* qui soutenait des thèses de philosophie en français, en anglais et en latin. On sent bien qu'il ne parlait pas lui-même ces trois langues ; mais il semblait au moins les entendre, puisqu'on pouvait les parler indifféremment pour l'interroger, et qu'il répondait toujours catégoriquement par signes, soit en remuant la



tête pour dire oui ou non, soit en frappant du pied pour marquer des nombres, ou en indiquant des lettres qui, réunies, formaient la réponse demandée.

Tout concourait à surprendre le spectateur, car le chien répondait même ayant les yeux bandés.

Voici comment l'animal pouvait indiquer, sans qu'on lui fît aucun signe visible, la réponse aux questions proposées :

Les lettres et les chiffres étaient sur autant de cartes arrangées en cercle autour de l'animal, qui en faisait le tour aussitôt qu'on lui proposait la question, et des bascules, cachées sous le tapis sur lequel il marchait, et qu'on faisait remuer sous ses pieds par des cordons de renvoi, lui indiquaient l'instant où il devait s'arrêter pour mettre son pied sur la carte voisine.

Il était si bien habitué à saisir la carte qui était auprès de lui, quand il sentait le mouvement des bascules, et à répondre *oui* ou *non*, selon les différents tons de voix de son maître ou de quelque compère, qu'il ne se trompait presque jamais, et qu'il réparait adroitement sa faute, quand il lui échappait un erreur.

Un ténor quadrupède.

A l'heure où nous traçons ces lignes, les journaux parisiens annoncent :

Ce soir, au Nouveau-Cirque, débuts d'un *chien chanteur*, présenté par le clown Tholen.

Attendons pour savoir si les talents de ce ténor



à quatre pattes lui vaudront la faveur d'être engagé à l'Opéra-Comique.

La Mouche et le Cygne savants.

En fait de savants, les saltimbanques ont fait voir au public toutes les bêtes de la création : le *cheval*, l'*âne*, le *singe*, le *lapin*, et jusqu'à la *puce travailleuse*.

Avant 89, nos pères s'extasiaient à Paris devant une *mouche merveilleuse*, qui se portant, au gré de son maître, sur diverses lettres et même sur le nez de tel ou tel spectateur, répondait, comme l'épagneul cité plus haut, à toutes les questions.

Ladite mouche n'était qu'un petit grain d'émail. Un papier collé sur verre cachait une boussole ne laissant voir que l'insecte fixé au bout de l'aiguille,

et qu'un aimant mobile, dissimulé sous la boîte, conduisait autour d'un alphabet rangé en cercle, et l'arrêtait successivement sur les consonnes et voyelles convenables pour former les réponses aux questions proposées.

Bien des gens, ignorant le truc, croyaient voir aller et venir une mouche vivante.

C'est ainsi qu'un grand amateur de physique amusante exhibait dans son salon un élégant aqua-





rium déposé sur un guéridon. Un gracieux petit Cygne en émail y nageait en se portant à droite et à gauche à la volonté du public; il lui faisait également répondre, au moyen d'un aimant caché, aux questions qu'on lui adressait.

* * *

On exécute aussi, comme attractions, chez les

forains et dans d'autres théâtres, un répertoire varié de *tours d'illusion* à trucs, la plupart surprenants. (Voir notre *Traité de Physique Amusante*.)

Les Cabotins.

En province, les comédiens errants et vagabonds comme les héros du *Roman comique*, faisaient jadis battre le rappel par un tambour et un arlequin dans les rues, pour attirer le public, ce que font encore nos saltimbanques.



Il y aurait beaucoup à dire, même après Scarron, sur les habitudes, les stratagèmes, les roueries des cabotins et leurs ressources ingénieuses pour se tirer d'affaire dans tous les cas embarrassants.

Généralement envieux, potiniers, ils poussent le réalisme jusqu'à ses dernières limites. Ils vivent

sans habit, sans chapeau, sans chaussures; ils pratiquent l'emprunt sur une large échelle et ne rendent jamais !

Aux hôteliers qui les hébergent, ils ne laissent souvent en payement qu'une vieille malle vide. Il faut dire qu'ils gagnent peu, et sont parfois eux-mêmes victimes de directeurs qui les exploitent et les plantent là, en escamotant la recette.

A eux le pompon pour *monter le coup* au public qu'ils affriandent par des promesses illusoires. Leurs odyssées sont pleines d'incidents bouffons, dont nous relatons quelques-uns dans notre *Charlatanisme dévoilé*.

CLOWNS ET PITRES

Le paillasse, ce pitre qui réjouit de ses lazzis les boniments de la parade, ce clown, ce disloqué excentrique dont les burlesques cabrioles désopilent la foule au dehors comme au dedans de la baraque, sont parfois des artistes d'un incontestable talent, et ils comptent, dans l'histoire, des ancêtres célèbres : *Tabarin*, *Dominique*, *Garguille*, *Déburau*, etc.

* * *

Au nombre de ces virtuoses des tréteaux, il faut placer au premier rang les cinq frères *Hanlon-Lees*, qui eurent naguère un succès vertigineux par l'excentricité capiteuse de leurs plaisanteries, et dont l'aîné vient de mourir tragiquement en Amérique.



De fait, on n'avait guère été aussi loin dans l'exubérance, dans la folie, — mais dans la folie spirituelle. Tout Paris littéraire et artiste s'amusa de ces prodigieux bouffons, si curieux avec ce côté macabre de leur fantaisie.

L'excellent chroniqueur *Jean Frollo* leur a consacré un article émouvant dans lequel nous trouvons le panégyrique suivant :

* * *

« Ce qui était singulier, dit-il, ce qui paraissait invraisemblable, c'est que ces acrobates audacieux, ces farceurs aventureux, étaient les gens les plus rangés du monde, vivaient tout bourgeoisement, parlaient de leur *travail* avec le plus parfait sérieux.

« Ils avaient même une gravité qui n'eût jamais fait soupçonner qu'ils étaient les créateurs de pantalonnades électriques, donnant des sensations de vertige.



« Ils avaient porté le dernier coup à la pantomime classique, qui n'a reparu, en ces derniers temps, que très modifiée. Si on a revu Pierrot, en effet, sur la scène, c'est un Pierrot sentimental, mélancolique ou rêveur, voire un Pierrot philoso-

phe, qui n'a plus rien du Pierrot des Débureau et des Paul Legrand.

« Les cinq frères Hanlon (l'un d'eux avait déjà, comme celui qui vient de se tuer en tombant d'un trapèze, été victime d'un accident de cirque), formaient une association régulière.

« En scène, ces hommes d'une tenue correcte, semblant très raisonnables, vêtus de maillots noirs, paraissaient subitement atteints de délire, et c'était tout à coup une avalanche de coups de poings, de gifles, un éblouissement de chutes, de grimaces, de tours impossibles !... »

CHAPITRE VI

VENTRILOQUES ET SIMULATEURS

L'assassin pour rire !

Dans la ville d'York, — raconte Decremps, — on avait mis en prison un vieux cordonnier accusé d'homicide. La justice entendit contre lui les dépositions de cinquante-deux témoins. Les uns déclaraient l'avoir vu jeter un enfant dans la rivière ; les

autres disaient avoir entendu les cris de l'enfant noyé ; d'autres enfin déposaient qu'ils avaient vu l'accusé se mettre en colère et frapper horriblement cet enfant avant de le jeter dans l'eau.

Le vieillard se défendait, en disant que, dans cette accusation, il n'y avait point de corps de délit, puisqu'aucun citoyen ne se plaignait d'avoir perdu son enfant, et qu'on ne pouvait lui présenter le cadavre de la victime.

Cette réflexion embarrassait un peu les juges, qui n'étaient pas des gens de loi, mais simplement douze cordonniers, parce que, dans ce pays-là, chacun est jugé par ses pairs, et que la province d'York fourmille de cordonniers, comme le Limousin de tailleurs de pierres.

Ne pouvant confronter l'accusé avec le noyé, les juges avaient envie d'envoyer leur confrère aux *petites maisons* de l'endroit, et cela avec d'autant plus de raison que, dans l'interrogatoire, on voyait l'accusé rire comme un fou, et donner plusieurs autres signes de démence. Grande était la perplexité du tribunal.

— « Vous êtes bien embarrassés, dit le vieillard, permettez-moi de recevoir ici tout à l'heure la visite d'un de mes amis, et je ferai bientôt cesser votre irrésolution. »

Sur la permission qu'il obtint de recevoir cette visite, il manda son ami, qui vint bientôt après, avec une grande malle, dans laquelle était un petit berceau, dont l'accusé tira un grand sabre, puis un enfant, qu'il prit entre ses bras, en lui disant :

— « Adieu, mon cher fils! je vais mourir aujourd'hui pour avoir tué ton frère. »

Cependant, l'enfant pleurait et paraissait sensible aux adieux du vieillard.

Les juges étaient surpris du premier aveu qui venait d'échapper à l'accusé, lorsque celui-ci continua de cette manière :

— « Que deviendras-tu, mon cher enfant, quand tu n'auras plus auprès de toi celui qui t'a donné l'existence ? L'abandon et le mépris, voilà ta perspective ; la misère et l'opprobre, voilà ton partage ; mais non, acheva-t-il, tu n'auras pas un pareil sort, c'est à présent pour la dernière fois que tu fais entendre tes gémissements. »

Tout à coup, insensible aux cris de l'enfant, le vieillard parut entrer en fureur contre lui, et fit un mouvement pour lui donner un coup de sabre :

— « *Arrête, malheureux!* s'écrièrent les juges d'une commune voix. »

Mais il n'était plus temps, le coup était parti, et la tête du bébé roulait déjà sur le parquet.

Les juges furent aussi étonnés que le lecteur va l'être, quand ils virent qu'il n'y avait pas de sang répandu, quoiqu'il y eût un corps décapité, ils s'aperçurent bientôt qu'on n'avait, par bonheur, coupé qu'une tête de bois. Ils se plaignirent d'abord de cet excès de mauvaise plaisanterie qui venait de les soumettre à une si rude épreuve.

— « Confrères !... s'écria le vieillard, c'est pour conserver ma vie, c'est pour vous prouver que l'enfant qu'on m'accuse d'avoir noyé, peut être pareil à celui que j'ai décapité sous vos yeux. »

Les juges, ravis de voir qu'ils ne s'étaient assemblés ce jour-là que pour un crime imaginaire, prièrent leur confrère de dire par quel art il avait pu tromper les yeux et les oreilles jusqu'au point de faire une illusion générale.

— « Vous allez le savoir, répondit le fabricant de chaussures, écoutez mon histoire :

« J'ai passé une partie de ma jeunesse avec une troupe ambulante de bateleurs, possédant des talents divers :

« L'un savait imiter au naturel le chant du merle, de l'alouette, de la grive et du rossignol. L'autre contrefaisait la chouette, et faisait entendre le miaulement du chat. Un troisième singeait à ravir le chant du coq, le roucoulement d'un pigeon, le

gloussement d'une poule, et surtout le dindon. Un quatrième (*c'était moi-même*), avait porté si loin l'art d'aboyer et de ricaner, que partout où nous passions, les chiens et les baudets du voisinage accouraient pour se mettre à l'unisson.

« L'amour de la gloire me fit imaginer un rôle nouveau ; et après de nombreuses leçons que je pris à l'hôpital des Enfants-Trouvés, et de fréquents exercices, je parvins à contrefaire, à s'y méprendre, la voix d'un enfant à la mamelle, ce qui me valut bientôt de grands applaudissements.

« Je n'ai jamais regretté les peines que je m'étais données pour m'instruire dans ce nouvel art ; mon savoir m'a servi plus d'une fois à voyager sans argent, et à me faire admettre à plus d'un banquet où je trouvais le plaisir.

« Quelque habile que je fusse à m'acquitter de mon nouvel emploi, je m'aperçus bientôt que j'étais obligé de me cacher, ou de jouer devant des aveugles, pour produire l'illusion dans l'art nouveau que j'avais inventé. C'était en vain que je faisais entendre les accents d'un enfant à ceux qui ne voyaient aucun enfant auprès de moi, et qui voyaient remuer mes lèvres ; ils s'aperçurent à l'instant du stratagème, et se plaignaient de ce qu'ils avaient deviné trop tôt et trop facilement l'énigme.

« Alors, j'imaginai de porter sur mes genoux ou dans mes bras une poupée couverte d'un voile ; et pour persuader aux spectateurs que certaines paroles ne sortaient pas de ma bouche, je résolus de prononcer d'une voix enfantine des mots qui n'exi-



gent point le mouvement des lèvres ; et avec un certain effort et un peu d'exercice, je réussis à articuler de la sorte toutes les syllabes où il n'entre que des consonnes dentales, linguales ou gutturales, c'est-à-dire des consonnes telles que *d*, *l*, *h*, qu'on prononce des dents, de la langue et du gosier.

« En voici un exemple en quatre langues différentes :

« *Ce qu'on dit est certain ; quelle heure est-il? il est cinq heures. Nannette, sonne la cloche ; il est déjà temps ; si, Signora ! Nonne serio dixisti?* I DID IT IN JEST. »

« Quand je me fus bien habitué, devant un miroir, à jouer la partie enfantine de mon rôle sans remuer mes lèvres, je parus sur un théâtre, dans un pays où j'étais inconnu. Je portais dans mes bras une poupée voilée, avec laquelle j'entrais en conversation : elle me répondait, toussait, chantait, pleurait et crachait ; et comme je l'interrogeais avec ma voix naturelle, qui est très grave, on était parfaitement persuadé que la voix enfantine, qui se faisait entendre aussitôt pour donner la réponse, ne pouvait pas provenir de la même bouche.

« La présence d'un corps emmailloté, et l'immobilité de mes lèvres, achevaient l'illusion. Cependant je prononçais quelquefois, d'une voix enfantine, toutes sortes de mots, sans aucun choix ; mais alors, crainte qu'on ne vît le mouvement de mes lèvres, j'avais soin de baisser ma tête vers la poupée, et d'appliquer mon visage contre son voile, comme pour la caresser et lui parler de plus près.

« Ceci, messieurs, vous explique comment les témoins qui m'accusent se sont eux-mêmes induits en erreur, en prenant ma poupée pour un enfant vivant, quand ses gémissements étaient un pur effet de la Ventriloquie. »

Un Trouble-Fête.

A Saint-Germain-en-Laye, un loustic, épicier par état et *ventriloque* par nature, entre un jour dans le réfectoire des Cordeliers, où ces moines faisaient



bombance, et dit en jetant sa grosse voix sur une statue de saint François :

« — *Il vaudrait mieux prier !...* »

Aussitôt les révérends Pères, consternés, quittent la table en pâlissant et courent à la chapelle.

L' « Esprit de Montmartre ».

Un habitant de ce quartier, nommé Colet, avait reçu ce sobriquet parce qu'en se faisant une petite

voix, il semblait que ce fût un esprit qui parlât de très loin, en l'air.

Richelieu voulant se railler de l'évêque de Lavaur, mêlé aux courtisans qui l'accompagnaient aux Tuileries, y avait fait venir le mystificateur qui, au milieu de la grande allée, se mit à appeler :

« — *Abra de Braconis! Abra de Braconis!...* »



Or, c'était le nom du prélat, et tout le monde avait le mot.

Braconis s'entendant nommer, ne dit rien cette fois; mais la voix continue et il commence à s'effrayer. Enfin, n'y tenant plus, il s'écrie :

« — Monseigneur ! je vous demande pardon ; il me semble ouïr, dans les airs, une voix qui m'appelle...

— Comment?... reprit le cardinal avec sa suite, nous n'avons rien entendu. »

On fait silence, et la voix *céleste* lui dit :

« — Je suis l'âme de ton père, qui souffre en purgatoire, et viens, de par Dieu, t'avertir de changer de conduite. Rougis de courtiser les grands, quand tu devrais être à l'église !... »

Plus pâle que la mort, et croyant le diable à ses trousses, Braconis proteste qu'il n'est à la cour que parce qu'il pensait y être utile à Son Éminence.

Après s'en être diverti, on le reconduisit chez lui, où il pensa mourir de terreur. On fut plus de quatre jours sans pouvoir le désabuser.

La Poupée parlante.

On venait voir comme une merveille, dit Decremps, une mignonne poupée haute à peu près de 40 centimètres et suspendue par des rubans au milieu de la scène, ce qui faisait croire qu'elle était parfaitement isolée.

Dès qu'on la questionnait en français, en portugais ou en espagnol, on entendait une réponse sortir distinctement du porte-voix qu'elle tenait à sa bouche.

Elle était trop petite pour qu'on pût supposer qu'un nain était caché dans le corps de l'automate, et le *barnum* attribuait l'effet à un mécanisme perfectionné d'horlogerie, semblable à celui des *têtes parlantes* de l'abbé Mical qui, à l'instar de nos *bébés articulés*, nazillaient qnelques mots comme : « *Papa!... Maman!...* »

Mais comment expliquer les réponses catégoriques et fort bien prononcées par notre magique poupée ?

Le truc, le voici :

Tout en paraissant suspendue au milieu de la scène, elle était attachée au centre d'une ouverture pratiquée dans la cloison du fond et de manière qu'on ne pouvait la tourner pour voir l'embouchure postérieure du porte-voix, masquée d'ailleurs par le panache dont était ornée sa coiffure.

Par la porte entrebâillée d'une armoire, une *commère*, en modérant sa voix, lançait habilement les réponses que l'on croyait sortir de la bouche de l'automate.

Ainsi, quand la *commère* prononçait des mots au

point A, les sons se portaient à l'embouchure postérieure BCD du porte-voix et, de là, ils se transmettaient à l'embouchure antérieure EFG.



Le questionneur, en prêtant l'oreille au point F, percevait la réponse comme si elle était prononcée à ce point.

L'Épinette magique.

Fortement occupé du désir de gagner de l'argent, Raisin, un organiste de Troyes, fit faire une épinette à trois claviers, longue de 1 mètre environ et large de 80 centimètres, avec un corps dont la capacité était le double plus grande que la mesure ordinaire.

Raisin avait quatre jolis enfants : deux garçons et deux filles, à qui il avait appris à jouer dudit instrument.

Quand son plan fut bien arrêté, il emmena à Paris sa femme, ses enfants et... l'épinette; et il obtint la permission de faire voir à la foire Saint-Germain le petit spectacle qu'il avait préparé.

Son affiche, qui promettait un prodige de mécanisme et d'obéissance dans une épinette, lui attira suffisamment de monde les premières fois pour que tout le public fût averti que jamais on n'avait vu une chose aussi étonnante que l'épinette de Troyes.

D'abord, Raisin fils aîné et sa petite sœur Babet, chacun à son clavier, jouaient ensemble un air, que le troisième clavier répétait seul d'un bout à l'autre, les deux enfants ayant, pendant ce temps, les bras en l'air.

Ensuite, leur père les faisait retirer et, armé d'une clef, il remontait l'instrument au moyen d'une roue qui faisait dans le corps de la machine un vacarme infernal, comme s'il avait contenu une série d'engrenages indispensable à l'exécution du travail. Il la changeait même souvent de place afin de déjouer les soupçons; et quand tout était préparé :

— Épinette! commandait-il, jouez-nous tel morceau.

Et l'épinette obéissait soudain.

— Épinette! arrêtez-vous!... continuez! passez à tel autre air!..,

Et chaque ordre était exécuté de même.

Tout Paris parlait de ce... prodige: d'aucuns croyaient Raisin *sorcier ;* personne n'y comprenait rien.



Le Roi voulut la voir et, charmé de cette invention, la fit passer dans le salon de la Reine qui, tout d'un coup, s'en montra effrayée; de sorte que le Prince ordonna sur-le-champ que l'on ouvrît le corps de l'épinette, et l'on en vit sortir, beau comme un ange, un petit garçon de cinq ans...

C'était Raisin cadet qui fut, dans le moment, caressé de toute la cour.

Il était temps que le pauvre enfant sortît de sa prison, où il était si mal à l'aise depuis cinq ou six heures, que... l'épinette en avait contracté une mauvaise odeur...

Les faux fous.

Pour peu qu'ils soient comédiens, et qu'un intérêt quelconque les y pousse, les hommes *simulent* tout : la bonté, la colère, l'aversion, l'amour, le décorum ou la voyoucratie.



Il est un artifice assez fréquent parmi les criminels, quand ils se croient perdus, c'est de *simuler la folie ;* mais beaucoup ne réussissent pas à jouer jusqu'au bout leur rôle.

Un Hollandais, qui avait tué sa femme, feignit

d'avoir perdu la raison. Il fut, naturellement, soumis à l'examen des médecins qui, devant la persistance des signes de dérangement d'esprit qu'il donnait, finirent, en effet, par conclure à son irresponsabilité. Il allait sortir de prison, quand il eut l'imprudence de raconter à son compagnon de captivité comment il avait réussi à égarer les hommes de l'art.

Malheureusement pour lui, cette confidence fut entendue par un gardien, et, pour s'être trop pressé de chanter victoire, il perdit le bénéfice de sa longue dissimulation.

Les Faux Épileptiques.

Souvent, aussi, dit Jean Frollo, les détenus *simulent l'épilepsie.*



Mais là, il est rare qu'ils ne laissent pas, au bout de peu de temps, découvrir leur ruse.

L'épilepsie a, en effet, des signes bien caractérisés. S'ils ignorent quelques-unes des particularités de l'attaque, on les démasque plus ou moins aisément.

Un sourd-muet qui parle !

Un certain Charles H..., se trouvant sans ouvrage, résolut de gagner sa vie en se faisant passer pour *sourd-muet.*

Il entrait dans les maisons, sonnait à un appartement quelconque, et, quand les locataires l'interrogeaient sur le motif de sa visite, il sortait grave-



ment de sa poche une pancarte sur laquelle il était écrit :

« Ancien élève et moniteur de l'École des Sourds-

Muets; privé de l'usage de l'ouïe, je me recommande à votre bonté. »

Si les locataires faisaient mine de renvoyer le pseudo-infirme sans vouloir lui donner d'aumône, H... exhibait alors un second écriteau ainsi libellé :

« J'ai faim ! un peu de bouillon me ferait grand bien, un verre de vin et de la viande me donneraient également des forces. »

On se débarrassait généralement du mendiant en lui donnant une obole.

Signalé à la préfecture de police, H... se vit arrêté par des agents de la Sûreté, chez un marchand de vin au moment où il exécutait son petit truc.

Conduit chez le commissaire, ce magistrat allait l'interroger sur sa prétendue infirmité, quand le pseudo-muet se mit à jacasser avec une volubilité extrême :

— Je parle, monsieur le commissaire : je ne suis pas sourd-muet, mais il faut vivre comme on le peut. En simulant une infirmité, cela me rapporte auprès des naïfs de 12 à 18 francs par jour. J'ai de l'ordre et de l'économie, et je suis en ce moment en pourparlers pour acheter une petite maison à Bois-Colombes.

Inutile d'ajouter que notre individu fut envoyé au

Dépôt sous l'inculpation de mendicité avec simulation d'infirmité.

* * *

Nous reviendrons plus loin sur les supercheries et stratagèmes employés par les fripons pour escroquer les bonnes âmes ou bien pour s'assurer l'impunité!

CHAPITRE VII

LES CHARLATANS DU PRÉJUGÉ

Superstitions.

Le pire des charlatanismes, et le plus funeste de tous est, à coup sûr, celui qui, spéculant sur la crédulité du public, exploite son amour naturel du merveilleux, et profite de l'ignorance pour inventer et propager des sujets chimériques d'espoir ou de terreur..

Les uns trafiquent au nom d'une divinité quelconque, les autres se prétendent ministres de Satan; nous les appelons tous les *Charlatans du Préjugé*.

Plus se répandent chez les hommes les lumières de la science et moins a de prise sur eux la croyance au surnaturel. Les gens sensés n'admettent plus que ce qu'ils voient, ce qui se raisonne et s'explique, et font fi de ces *superstitions* ridicules, que des fourbes intéressés nous ont transmises d'âge en âge.

Certains préjugés, dit Chénier :

> Sucés avec le lait
> Deviennent nos tyrans jusque dans la vieillesse.

La Foi.

Ceux-là mêmes qui nous imposent une croyance aveugle sont-ils bien convaincus ?

Chez la courtisane Émilia, raconte Voltaire (d'après le cardinal Bambo), Pic de La Mirandole, passé maître en sciences cabalistiques, rencontra le pape Alexandre VI (ce marchand d'indulgences), pendant que la trop fameuse Lucrèce, fille du saint-père, était en couches, et qu'on se demandait à

Rome si l'enfant était du pape ou de son fils le duc de Valentinois ou du mari de Lucrèce, Alphonse d'Aragon, qui passait pour être impuissant.

— Pic! dit le pape à l'astrologue, qui crois-tu le père de mon petit-fils?



— Votre gendre, parbleu!

— Eh! comment peux-tu croire cette sottise?

— Par la foi!

— Ne sais-tu point qu'un impuissant ne fait pas d'enfants?

— La foi consiste à croire les choses impossibles, reprit Pic; de plus, l'honneur de votre maison exige que le fils de Lucrèce ne passe pas pour le fruit d'un inceste. Vous me donnez à croire des mystères plus incompréhensibles : n'exigez-vous

pas que j'admette qu'un serpent a parlé et que, depuis, tous les hommes sont damnés ; que l'ânesse de Balaam discourait avec éloquence, que les murs de Jéricho tombèrent au son des trompettes, etc., etc. ?

En entendant cette kyrielle de toutes les choses admirables qu'il croyait, Alexandre, pris d'un fou rire, tomba dans son fauteuil !

— Je crois tout cela, fit-il, car je sens bien que je ne puis être sauvé que par la foi, ne pouvant l'être par mes œuvres.

— Ah ! saint-père, répondit Pic, vous n'avez nul besoin ni d'œuvres, ni de foi : c'est bon pour les profanes comme nous. Vous qui êtes vice-Dieu, vous pouvez croire et faire tout ce qu'il vous plaira ; vous avez les clefs du Ciel, et saint Pierre n'oserait vous en fermer la porte au nez. Mais, moi, j'aurais besoin d'une puissante protection, si, n'étant qu'un pauvre prince, j'avais couché avec ma fille, et si je m'étais servi du stylet et de la cantarella aussi souvent que Votre Sainteté.

Alexandre entendait raillerie :

— Parlons sérieusement ! dit-il, quel mérite penses-tu qu'on ait à dire à Dieu qu'on est persuadé de ce dont on n'est pas certain ? Quel plaisir cela peut-il faire à Dieu ?... Entre nous, dire qu'on croit ce qu'il est impossible de croire, c'est mentir !

Pic de La Mirandole, après un grand signe de croix :

— Dieu paternel! exclama-t-il, que Votre Sainteté me pardonne : vous n'êtes pas chrétien.

— Non, sur ma foi! reprend le pape.

— Je m'en doutais, dit Pic.

Les Mystères.

La vérité ne connaît point de *mystères;* ils n'appartiennent qu'à l'erreur et à l'imposture. Le besoin de tromper (si l'on peut admettre un pareil besoin) leur a donné naissance. C'est donc hors des limites de la raison et de la vérité qu'il en faut chercher l'origine. Aussi leurs dogmes, dit Dupuis, sont-ils toujours environnés de l'ombre et du secret. Enfants de la nuit, ils redoutent la lumière.

Pour tirer le plus grand parti de ce ressort politico-religieux, aux mystères d'Isis, de Cérès, d'Éleusis et d'autres déités, les prêtres inventèrent tout un répertoire de scènes étonnantes, dont ils donnaient le spectacle dans les temples de l'Égypte, de l'Asie et de la Grèce.

Tout ce qui peut produire l'illusion, toutes les

ressources de la mécanique et de la magie (qui n'était que la connaissance secrète des effets de la nature et l'art de les imiter), la pompe brillante des fêtes, la variété et la richesse des décors et des costumes, la majesté du cérémonial, la force enchanteresse de la musique, les chœurs, les chants, les danses, le son bruyant des cymbales, l'enivrement des parfums, destinés à exciter l'enthousiasme et le délire : tout était mis en œuvre pour attirer et attacher le peuple à la célébration des mystères.

On juge du prestige dont jouissaient ces prêtres, et combien il leur était facile de faire croire à la foule tout ce qu'ils voulaient; quel pouvoir ils avaient, quels honneurs on leur décernait, et quels trésors ils entassaient !

Les religions modernes usent encore des mêmes trucs : orgues, encens, pieux cantiques, autels resplendissants, processions où l'on promène les bannières à franges d'or et les ornements satrapesques, sous le rayonnement des cierges et des lustres.

Les indulgences, bondieuseries, imagerie et librairie spéciales, sans compter le denier de Saint-Pierre, les tarifs cérémoniaux et le produit des quêtes incessantes, alimentent grassement le patrimoine de ces sacrés industriels.

Oracles et augures.

Deux augures, dit-on, n'osent se regarder sans rire.



Il est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, puisqu'il n'existe pas ; mais il est facile à un observateur sagace de conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuse et bien disciplinée conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux contre un capitaine imprudent suivi d'une petite troupe mal armée, et dont vous savez que la moitié le trahit : vous prophétisez à coup sûr que ce dernier sera vaincu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme et une fillette s'aiment; vous les avez vus sortir clandestinement bras dessus, bras dessous, vous ne vous trompez guère en prédisant que la fille sera bientôt mère.

Il n'y a point de nation chez laquelle on n'ait fait des présages qui se sont, en effet, accomplis; et il n'est pas difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer, jadis comme aujourd'hui, le respect et l'argent de la foule, en faisant le prophète, et que la naïveté du peuple devait être le revenu de quiconque savait le tromper.

Il y eut donc un nombre prodigieux de *charlatans sacrés*, qui firent parler les dieux pour se moquer des hommes. On sait comment ils s'y prenaient :

Tantôt par une réponse ambiguë, un vulgaire calembour, qu'ils expliquaient ensuite comme ils voulaient;

Tantôt en corrompant des domestiques, en s'informant secrètement auprès d'eux des aventures des dévots qui venaient les consulter; un idiot était tout étonné qu'un fourbe eût deviné et lui dise, au nom du Ciel, ses actes les plus secrets et ses vices les plus cachés.

Ainsi que nos Calchas modernes (Devins, *Sorciers*, *Somnambules*, *Nécromanciens*, *Chiromanciens*, *etc.*), les *Voyants* d'autrefois prétendaient connaître le passé, le présent et l'avenir. Que leur fausse science invoquât Dieu ou Belzébuth, ces augures plébéiens faisaient bravement concurrence aux Sibylles et aux Pythies sacerdotales, qui ne pouvaient

oraculer qu'au fond des hypogées ; ils disaient, *eux*, la *bonne aventure* en plein vent.

Le vol des oiseaux, le foie des moutons, les plis formés par la paume de la main, des cercles tracés sur le sable, des baguettes magiques, tout leur servait pour leurs divinations. Les nôtres y ont ajouté le marc de café, les tarots renouvelés des Égyptiens, le grand et le petit jeu de cartes, les réussites, etc.

Celui, dit Voltaire, qui inventa cet art avantageux, dut être le premier fripon qui rencontra un imbécile !

Magiciens et sorciers.

Les *Magiciens* forment l'aristocratie de ce monde enchanté dont on a si longtemps affirmé l'existence, les *Sorciers* n'en sont que la plèbe.

Tandis que les premiers devaient s'astreindre à de longues et pénibles pratiques pour acquérir la science des secrets les plus élémentaires de la Cabale ; tandis que leurs creusets transmutaient les métaux pour en extraire l'or factice, ou *pierre philosophale*, les autres, d'un coup de baguette, aplanissaient les montagnes, créaient des palais magni-

fiques et opéraient, dans leurs *sabbats*, les plus merveilleuses féeries.

Autrefois, le peuple ignorant était bien excusable de croire aux sorciers, puisque le Parlement, en les faisant brûler, affirmait qu'il y croyait aussi.



Aujourd'hui, si l'on ne brûle plus les sorciers (comme il est parfaitement démontré que la *sorcellerie* n'est qu'un mode d'escroquerie), c'est l'affaire des tribunaux. La lumière répandue sur les classes élevées a éteint les bûchers, qu'elle descende jusqu'au peuple, et il n'y aura plus de sorciers!

N. B. — Si la chimie est devenue la *fille sage* de la *folle alchimie*, la PHYSIQUE AMUSANTE, l'ESCAMOTAGE, les TOURS DE CARTES (1), forment la MAGIE BLANCHE, qui n'a pour but que d'amuser.

(1) Voir ces trois traités à la même librairie.

Les Astrologues.

Ainsi que l'*Alchimie*, l'*Astrologie*, dit le savant Bailly, est la *fille folle d'une mère sage :* elle est née de l'Astronomie. Cet art mensonger de prédire l'avenir par les aspects, les phases et les influences des corps célestes, a été pratiqué en Chine, dans l'Inde et dans l'Égypte dès la plus haute antiquité. A Rome et à Constantinople, les astrologues jouirent longtemps d'un immense crédit. En France, ils eurent de nombreux adeptes : les Ruggieri, au temps des Médicis, y acquirent un grand renom.



Les Astrologues avaient d'abord prédit la fin du monde pour l'an 1000, puis pour 1186, et voilà 700 ans qu'il continue sa course dans l'espace. Beaucoup d'autres prophéties du même genre n'ayant pas eu plus de succès, les progrès scienti-

fiques portèrent à l'astrologie un coup dont elle ne ne s'est pas relevée.

* * *

Malgré cela, beaucoup de gens croient encore à *leur étoile*. De bonnes femmes cherchent sérieusement sous quel signe du zodiaque un tel individu est né, pour deviner son caractère, son tempérament et le sort que lui réserve l'avenir.

Ce genre d'industrie a une clientèle spéciale.

. . . .

La Fontaine fait tomber son astrologue dans un puits ; est-ce le puits de la Vérité ?

Les Miracles.

Un Révérend Père, qui a prêché longtemps dans les Indes, se plaint de ce que ni ses confrères ni lui n'ont jamais pu faire de *miracles*. Xavier, de son côté, se lamente dans ses lettres, de n'avoir pas le *don des langues*, et d'être chez les Japonais comme une statue muette : ce qui n'a pas empêché les Jésuites d'écrire qu'il avait *ressuscité* huit morts !... C'est beaucoup !... Il est vrai qu'il les ressuscitait à six mille lieues d'ici ; mais l'abolissement des Jésuites en France est un plus grand miracle que ceux de Xavier et d'Ignace !

Il n'entre pas dans notre plan de discuter ici la valeur et l'authenticité des miracles affirmés, à tort ou à raison, par les théologiens des diverses Églises anciennes et contemporaines : chacune offrant les siens comme preuve de sa suprématie, laissons chacune faire valoir ses titres à sa façon.

En dehors des miracles dogmatiques, réputés articles de foi, les légendes sont pleines de prodiges que la science reproduit aujourd'hui par les ressources naturelles de la physique, de la mécanique et de la fantasmagorie.

Les Convulsionnaires.

Aux crises hystériques des religieuses de Loudun, accusées de possession démoniaque, on peut ajouter, comme exemple de ce que peut le fanatisme, les folies des Convulsionnaires, qui, après la mort du fameux janséniste, le diacre Pâris (1727), se rendaient sur sa tombe, dans le cimetière de Saint-Médard, et là, prophétisaient, avec des contorsions insensées, que l'on prenait pour des miracles.

Quelques-uns, véritables *illuminés*, se torturaient volontairement et prétendaient éprouver, au milieu des souffrances les plus atroces, des extases délicieuses. Une jeune femme, entre autres, pour le sou-

tien de son parti, se laissait frapper la poitrine à coups de bûche; on lui traversait le corps d'une épée, on la jetait dans le feu et l'on finissait par la crucifier en lui perçant les pieds et les mains avec d'énormes clous. Tout ce que l'on raconte des *Fakirs de l'Inde*, d'Apollonius de Thyane et du Turc



Sabato-Feri n'approche pas des prétendues merveilles opérées par ces charlatans.

Il fallut que la police fît fermer le cimetière pour mettre fin à cette épidémie scandaleuse.

Un plaisant, à cette occasion, afficha sur la porte cette pasquinade anti-janséniste :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu !

Ce qu'on trouva de plus plaisant, c'est que Dieu obéit et qu'on ne parla plus de ces convulsionnaires.

* * *

Le duc de Mazarin, que sa dévotion avait rendu visionnaire, vint informer Louis XIV que l'ange Gabriel lui était apparu et l'avait chargé de lui dire de renvoyer Mlle de la Vallière.

— « Il m'a aussi apparu, répond le prince, et m'a assuré que vous êtes fou ! »

Visionnaires et Stygmatisés.

Les légendes invraisemblables, les dogmes absurdes, les *apparitions miraculeuses* ne sont plus acceptés que par des intelligences incultes ou bornées. Si l'on vient nous annoncer que quelque petit pâtre des Pyrénées ou des Alpes a vu apparaître une femme descendue du ciel tout exprès pour morigéner, en sa personne, l'humanité incrédule, nous haussons les épaules, sachant ce que ça signifie.

Un sanctuaire s'élèvera bientôt au lieu du prétendu miracle, et il est encore assez de gens naïfs sur terre pour que ses inventeurs en tirent

grand profit, comme à la Salette, à Lourdes et ailleurs.

* * *

Il n'est point du tout rare qu'une personne nerveuse et vivement émue, croie voir ou entendre des choses qui n'existent que dans sa cervelle malade.

Une femme, en 1726, accusée, à Londres, d'être complice du meurtre de son mari, niait le fait; mais quand on secoua devant elle les vêtements du mort, son imagination épouvantée lui fit voir son mari même. Elle se jette à ses pieds et veut les embrasser, comme s'il eût été réllement présent.

* * *

Les *hallucinés religieux* ou autres peuvent être de bonne foi ; mais ceux-là sont fourbes qui, dans un intérêt quelconque, veulent nous faire prendre ces rêves pour des réalités, c'est-à-dire *des vessies pour des lanternes*...

Certes ! elle était de bonne foi aussi, cette sœur Jeanne des Anges, qui accusait Urbain Grandier de l'avoir ensorcelée. C'est une des hystériques les plus caractérisées dont on se souvienne. L'halluci-

nation était telle, chez elle, qu'elle avait produit tous les signes extérieurs de l'état de grossesse. Elle avait jusqu'à du lait dans les seins! Et pourtant, elle n'était pas enceinte.

Un jour, désespérée, ne pouvant plus supporter sa prétendue honte, elle résolut de se faire périr, avec le petit être qu'elle croyait porter dans ses entrailles. Elle commença par se donner un coup de couteau. Elle fut prise d'une crise terrible, et il ne fut plus question de sa grossesse, dont tous les « *signes* » disparurent comme par enchantement.

Cette constatation, cette évidence, scientifique aujourd'hui, de l'influence du moral sur le physique chez les hystériques, explique tous les procès de sorcellerie de jadis.



On cite encore de nombreuses moinesses qui tombaient en catalepsie, comme le font nos hystériques hypnotisés; et les thaumaturges indiens, arabes, etc., durent au magnétisme leur puissance cabalistique.

Pour démontrer cette influence du moral sur le physique chez des sujets prédisposés, M. Charcot a fait une expérience décisive à la Salpêtrière.

On mit sur le dos de la main d'un hystérique un papier gommé en lui disant que c'était un vésicatoire. Toutes les précautions furent prises pour éviter la supercherie, et c'est ainsi qu'un pansement fut scellé à la cire avec le cachet du professeur. Le lendemain, quand on ôta le pansement, il y avait sur la peau tous les effets habituels et caractéristiques du vésicatoire. L'imagination du sujet avait donc seule agi pour déterminer les ampoules.

Ces constatations et ces expériences ouvrent des horizons nouveaux sur la responsabilité humaine, et la médecine légale a à remplir une tâche plus délicate que jamais.

* * *

Il y a en ce moment en France et en Belgique, dit Jean Frollo, trois de ces *stigmatisées*, dont le cas troublant a toujours éveillé la curiosité attentive de ceux qui ne se payent pas de mots et ne croient pas aux prodiges.

Ces *stigmatisées* sont les victimes de leurs propres hallucinations. Il faut les traiter comme de pauvres êtres, dont le faible esprit est le jouet de toutes les suggestions.

Ce qui n'empêche pas, assurément, qu'il n'y ait eu parfois quelque charlatanisme dans ces prétendus miracles; mais le fait, scientifiquement, est possible.

On ne parle guère, généralement, que de ces stigmatisées religieuses, mais on a des attestations de phénomènes analogues dans tous les ordres d'idées: il est avéré, par suite de longues et minutieuses observations et d'expériences scrupuleusement entreprises, que, chez les hystériques, le rêve suffit à produire, en certains cas, ces phénomènes tangibles et visibles.

* * *

Un jeune soldat de la marine, hystéro-épileptique, ayant été endormi par le docteur Burat de Rochefort, celui-ci lui *suggéra* de se rendre le soir même, à quatre heures, dans son cabinet, de se croiser les bras et de saigner du nez.

Le sujet obéit, et à l'heure dite, quelques gouttes de sang suintèrent de sa narine gauche.

Le docteur lui trace, avec une pointe mousse, son nom sur les deux avant-bras, il lui dit de s'endormir et que son nom sera gravé en relief sur ses

bras en lettres de sang. Ce qui eut lieu; et, trois mois après, les caractères étaient encore visibles.



Il est facile de s'expliquer, par de tels faits, bien des miracles, dont la production était incompréhensible, tels que les stigmates des saint François d'Assise, des saint Cupertin, Marie Alacoque et consorts.

Somnambulisme et double vue.

Puisque nous parlons du magnétisme et du sommeil hypnotique, nous devons signaler ces théâtres où, sur les champs de foire, certains industriels donnent, depuis quelques années, des représentations de *somnambulisme* et de *double vue*, qui étonnent le public.

Que l'on sache bien que les prétendus som-

nambules extra-lucides sont parfaitement *éveillés*, que leur perspicacité tient tout simplement à la fidélité de leur mémoire, à l'usage répété de certains calculs de convention, et surtout à la manière de poser les questions, moyen d'intelligence entre le charlatan et son complice (1).

Les reliques.

C'est à chacun de nous qu'il appartient de croire ou de ne pas croire à ce qu'on nous dit et à ce qu'on nous montre.

Par ce temps d'informations complètes et rapides, les possesseurs de reliques doivent avoir assez de difficultés à maintenir la foi chez les fidèles sans que nous ayons à entraver encore leur commerce.

Pour savoir ce qu'il faut penser de l'authenticité des reliques exposées dans les églises, il suffit de se rappeler comment elles ont surgi tout à coup, plusieurs siècles après la fondation du Christianisme, quand il fallut donner un aliment au fanatisme grossier de populations tombées dans une véritable barbarie.

Du reste, si la statistique en était exactement

(1) Voir notre *Traité de physique amusante.*

dressée, on serait en présence d'une bouffonnerie véritable.

Déjà, avec des renseignements incomplets, on sait que les églises exhibent, dans leurs reliquaires, plusieurs fois la même partie du corps de tel ou tel saint : ainsi, on compte soixante doigts de saint Jean-Baptiste, dont onze index ; trente-quatre têtes de sainte Julienne, etc.

Presque toutes lès basiliques importantes de la Chrétienté ont un morceau de la « vraie croix », l'instrument de supplice de Jésus.

Eh bien ! en réunissant tous ces fragments, il y aurait assez de bois pour construire un des grands navires à trois ponts de l'ancienne marine.

C'est plus qu'il n'en faudrait pour fournir de croix tout l'Orient.

Les Carmes de Nazareth possèdent des dents de la mâchoire d'âne employée par Samson pour combattre les Philistins !

A Notre-Dame-de-Lorette, on montre une plume de l'ange Gabriel, qu'il perdit en venant annoncer à Marie qu'elle enfanterait, tout en restant vierge, le sauveur des hommes !

Enfin, pour terminer ces citations, dont la liste pourrait être longue, une chapelle des environs de Blois a, comme relique, le *Han!* que faisait

Joseph lorsqu'il fendait du bois ; on l'a mis en bouteille !

C'est à croire, n'est-ce pas, que la bêtise humaine est sans bornes !

Récemment, le curé d'Argenteuil, près Paris, soutint une controverse, avec l'archevêque de Trèves, pour prouver que c'était sa paroisse et non la cathédrale allemande qui possède la vraie tunique sans couture de Jésus !... qui croire ?



Jadis, dans la Navarre, lorsque la sécheresse, durait par trop longtemps, clergé et magistrats,



suivis de la population, faisaient porter l'image de saint Pierre au bord d'une rivière, en chantant :

« *Saint Pierre !... une fois, deux fois, secourez-nous!* »

Le saint de bois restant muet, le peuple se fâchait et criait :

« *Noyons saint Pierre!* »

Les notables, alors, objectaient qu'il ne fallait pas en venir à cette extrémité, et répondaient de l'intervention du patron.

Le peuple demandait des garanties de cette bonne promesse, on les lui donnait, et il était rare, dit-on, qu'il ne plût pas dans les vingt-quatre heures...

* * *

Plus d'une fois les Napolitains ont proféré de



semblables menaces contre leur saint Janvier, quand il s'est fait tirer l'oreille pour exécuter son *miracle*.

On sait que le sang de ce martyr, conservé dans une chapelle, se liquéfie de lui-même et bouillonne dans son urne, le 19 septembre, date anniversaire de sa mort; or, c'est un signe de calamité publique, quand la chose ne se fait pas. C'est ce qui arriva en 1798, à l'entrée de l'armée française à Naples; mais, sur l'ordre du général républicain Championnet, la liquéfaction s'opéra aussitôt.

Les pèlerinages.

Nous avons vu que chaque apparition de la *Vierge* (et jamais du bon Dieu, pourquoi ?) donne lieu à l'érection d'une chapelle où affluent promptement les dons des pauvres d'esprit, et au jaillissement d'une *source miraculeuse* qui attire la foule des dévots, et devient une fructueuse officine de prodiges. De là le commerce des eaux mirifiques, pompeusement prônées comme spécifique universel...

Les pèlerinages, dit A. Morin, délaissés depuis des siècles et qui ne rappelaient que des scènes de désordre et de scandale, reparaissent avec éclat et servent à des manifestations bruyantes : ce sont des cris d'espoir en faveur du pouvoir temporel du Pape, de la monarchie légitime, des cris de

haine contre la Révolution et les idées libérales.

Les petits livres qui relatent chaque nouvelle cure sont répandus à profusion, et les narrations insipides y sont farcies de diatribes politiques.



Tous les journaux français et étrangers ont publié, avec force commentaires, le récit du pèlerinage scandaleux fait cette année à Rome par des Français (dont quelques-uns se conduisirent d'une façon si anti-nationale) et de la condamnation éclatante d'un de nos prélats super-ultramontain.

Préjugés populaires.

Le bon sens fait, chaque jour, justice de ces aberrations tirées de la mythologie et qui règnent

encore parmi nos paysans : *Farfadets*, *fées*, *génies*, *esprits*, *vampires*, *revenants*, *loups-garous*, *feux-follets*, *amulettes* et *talismans*, nés dans le cerveau des fabricants de légendes et de contes bleus, perdent beaucoup de leur prestige; on en rit à la ville; mais, dans les hameaux isolés, de prétendus sorciers perpétuent, à leur profit, ces sottes croyances que l'instruction seule parviendra à déraciner.

Il en est de même des vieilles superstitions du vendredi, du **13**, du sel renversé, des couteaux mis en croix, des trois chandelles allumées, d'une glace cassée, etc. : si elles n'ont pas encore complètement disparu, elles n'imposent plus autant leur stupide tyrannie et les générations nouvelles n'ont pour elles que du dédain et de l'indifférence.

Et, cependant, il reste encore au fond de nous quelque chose de la crédulité des autres âges, que la raison réfute, mais qui se réveille quand même à l'occasion.

Combattre de pareilles puérilités serait peine perdue. Ceux-là mêmes qui s'y livrent ne se font pas faute d'en rire quand on leur en parle, et de confesser que c'est de leur part une faiblesse inexplicable, sinon inexcusable.

CHAPITRE VIII

LES IMPOSTEURS

Thaumaturges.

Cette nouvelle série de types complète celle qui précède, en révélant les artifices de ces aventuriers qui, se targuant d'un pouvoir surnaturel, ont su, par leur audace, s'arroger, suivant l'expression de Voltaire :

> Ce droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,
> A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Tel fut cet *Apollonius de Thyane*, qui par son art divinatoire et ses cures merveilleuses, porta sa renommée de la Cappadoce aux grandes Indes et de la Grèce en Italie.

Né peu d'années après Jésus, il excitait partout l'admiration. Ses contemporains, le prenant pour un homme extraordinaire, lui accordaient le don de prophétie et celui des miracles; quelques-uns ne

craignaient même pas de le mettre en parallèle avec le Christ.

* * *

Tel fut aussi cet *Éon de l'Étoile*, qui abusant de la similitude du nom d'*Éon* avec le mot latin *eum*, et s'appliquant ce verset lithurgique : « *per eum qui venturus est* », renia son vrai père, s'annonça comme *fils de Dieu*, et, suivi d'une troupe de Bretons fanatiques, se livra aux plus grands désordres.



Traduit devant le concile de Reims, il fut reconnu comme fou; mais au lieu de l'envoyer aux *petites-maisons*, ce qu'il méritait bien, on l'enferma dans un cachot où il mourut vers l'an 1150.

* * *

Tel encore ce cabaretier hollandais Bockelson, dit *Jean de Leyde*, que sa figure à la Jésus fit accepter comme fils de David. Nommé chef des anabaptistes, il se mit à la tête des bandes insurgées, chassa du siège épiscopal l'évêque de Munster, où il se fit sacrer prophète et roi de la *Nouvelle Sion*. Il établit la polygamie et commit toutes sortes d'excès; mais, chassé à son tour par son prédécesseur et livré au supplice, il expira dans les plus affreuses tortures (1536).

* * *

Tel, enfin, ce faux *Comte de Saint-Germain*, dont on ne connaît ni le vrai nom ni la famille. Qu'il soit né d'un juif portugais ou le fils naturel du roi de Portugal, il fut, vers 1740, présenté à la cour de France par le maréchal de Belle-Isle. La Pompadour et Louis XV l'admirent dans leur intimité, et maître d'une brillante fortune, le comte menait un train de prince.

Ce mystérieux personnage prétendait posséder toutes sortes de secrets occultes, et être sur la terre depuis mille ans et plus, il parlait de François Ier,

de Charles-Quint, même de Jésus-Christ, comme ayant causé avec eux.

Un jour, il racontait qu'il avait beaucoup connu Ponce-Pilate à Jérusalem, et décrivait minutieusement la maison et le menu qu'on lui avait servi à table :

« J'ai beaucoup de mémoire, disait-il à ses confidents, et je connais si bien l'histoire que je m'amuse souvent, non pas à *faire croire*, mais à *laisser croire* que j'ai vécu dans les plus anciens temps... »

On suppose que cet impudent banquiste (que le peuple appelait le *Diable*), travaillait comme espion et policier secret pour différents ministres, ce qui expliquerait son immense richesse et les ténèbres dont il s'enveloppait.

Sans parler des *Mesmer* et des *Lavater*, nous pourrions citer par vingtaine ces fascinateurs de la foule.

Mais le plus étonnant de tous fut *Joseph Balsamo*, plus connu sous le nom de

Cagliostro.

Né à Palerme, en 1743, d'une famille obscure, il se donna la qualité de comte, et accusé d'escroquerie, il fut obligé de bonne heure de quitter sa patrie.

9.

Dès lors, sous des noms différents, il parcourut la Grèce, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, l'île de Malte, Naples, Rome et presque toutes les villes de l'Europe.



Ayant acquis dans ses voyages la connaissance pprofondie des secrets alchimiques et médicaux, doué d'un aplomb et d'une audace incroyables, il mettait au service do ses rêves ambitieux, un art extrême de mentir, une imagination toujours en lerte et jamais prise au dépourvu, et des ressources considérables d'argent qui lui provenaient de ses dupes.

Arrivé en France en 1780, il fut reçu avec enthousiasme d'abord à Strasbourg, puis à Paris, où ce *faiseur* se fit bientôt une grande réputation comme *nécromancien*, en vendant ses élixirs divins, ses pilules infaillibles, mais surtout par

ses tours de magie et de sorcellerie et notamment de fantasmagorie. Il prétendait faire apparaître les morts. C'est ainsi qu'il évoqua un jour, devant le cardinal duc de Rohan, le fantôme de sa maîtresse.

« La vie entière de Cagliostro, dit Robertson dans ses mémoires, n'a été qu'une suite de jongleries ; toute son histoire est empreinte d'un merveilleux vraiment bouffon, si l'on rapproche les lumières du siècle, le sérieux de ses narrations et la crédulité de ses auditeurs. »

A l'instar de son digne émule le comte de Saint-Germain, il racontait avec effronterie les moments agréables qu'il avait passés, il y a des siècles, avec des personnages historiques ; et l'on n'osait pas rire devant des affirmations faites avec tant de naturel et d'assurance.

D'ailleurs, il avait eu l'habileté d'établir son crédit par des bonnes œuvres, offrant *gratis* aux pauvres le secours de ses panacées. Plusieurs cures réussirent, et comme il arrive souvent que l'empirisme audacieux réagit où l'art est impuissant, il eut le bonheur de guérir un très puissant seigneur abandonné des médecins, ce qui fit un effet prodigieux.

Pour faire croire qu'il avait trouvé, lui, cette *pierre philosophale,* cherchée en vain par tous les

alchimistes, il introduisait de la poudre d'*or pur,* dans des blocs de charbon troués qu'il mettait dans le feu : le précieux métal coulait dans ses creusets, au grand ébahissement des témoins qui ignoraient sa ruse.

Compromis, avec le duc de Rohan, dans la trop fameuse affaire du *Collier de la Reine,* malgré son prétendu pouvoir surnaturel, Cagliostro fut mis à la Bastille, puis chassé de France (1786).

Trois ans après, il était arrêté à Rome, accusé de propagande franc-maçonnique ; la peine de mort prononcée contre lui fut commuée en une détention perpétuelle au château Saint-Ange, où expira, comme le plus simple individu (1795), ce charlatan que des gens de valeur regardaient comme un vrai thaumaturge.

Le prétexte sous lequel il se vit condamné est à la fois absurde et odieux : il est plus logique de croire que ses pratiques d'alchimie et le bruit de ses *évocations* parurent nuisibles à la foi des miracles orthodoxes. Ce fut, d'ailleurs, le dernier acte de la sainte Inquisition romaine.

Nota. — Les célèbres évocations de spectres opérées par Cagliostro reposaient sur un effet d'optique connu bien longtemps avant lui et reproduit, depuis, par tous nos physiciens.

MYSTIFICATEURS ET MYSTIFIÉS

Ce genre d'imposteurs n'offre pas les mêmes dangers que ceux mentionnés ci-dessus : s'ils font rager parfois, souvent ils nous font rire.

« Il est, dit Collin d'Harleville :

... Il est, dit on d'ailleurs,
Certaines gens qui font métier d'être railleurs,
Qui forgent, chaque jour, quelque sotte nouvelle,
Pour tourmenter autrui ; ce jeu, je crois, s'appelle,
Attendez donc... Et! oui, *mystification*.

Se jouer de quelqu'un en le trompant, en abusant de sa simplicité pour lui faire croire quelque chose de faux et de ridicule, est une plaisanterie de goût douteux, qui retombe souvent sur son auteur.

Provincial et Parisien.

M. de Grammont voyant un gentilhomme de province arrivé depuis peu à la cour, fit le pari d'aller lui faire une question singulière pour se moquer de lui :

— Qu'est-ce, lui dit-il, qu'une *obole*, une *faribole* et une *parabole* ?

L'autre, sans se déconcerter, répliqua :

— Une parabole est ce que vous n'entendez pas ; une faribole, ce que vous dites, une obole, ce que vous valez.

L'Esprit frappeur.

Dans une assemblée de spirites se trouvait une fervente croyante, à qui l'on demanda de faire quelques épreuves.

Cette dame, aussitôt, tira son livre de sa poche et fit, à haute voix, une évocation à Satan...

Soudain on entend une voix, sortant on ne sait d'où. Une dame se trouve mal, on l'emporte dans une chambre voisine... Mais les gémissements continuent...

Le maître de la maison auquel la prêtresse soutient que c'est l'esprit invoqué, se plante carrément au milieu du salon et s'écrie :

— Au nom de Dieu, qui es-tu?

Pas de réponse.

— Eh bien, alors, au nom du Diable?

Même silence.

L'assemblée ne respirait plus, quand un incrédule s'approche du mur d'où lui semblaient venir les plaintes, et le frappe en disant :

— Qui es-tu?

— Auguste ! répond une voix enfantine.

— Que fais-tu ?

— Je ramone.

— Pour qui ramones-tu ?

— Pour le restaurant.

Chacun rit aux éclats, et les plus peureux plus fort que les autres.

VOLÉE DE « CANARDS »

Nous lisons, sous ce titre, dans le *Petit Parisien*, la chronique suivante, à propos des contes burles-



ques que font parfois certains journaux, surtout américains, pour *mystifier* le public :

Le serpent de mer.

Décidément, ce fameux ophidien marin, découvert et décrit jadis par le *Constitutionnel*, a la vie dure !

Ce célèbre animal, dit un de nos confrères, vient de se montrer une fois encore, et nous avions mauvaise grâce à nous étonner de son peu d'assiduité dans les latitudes septentrionales : il errait dans les océans austraux.

Le voici dépisté :

« Le 4 août dernier, selon le *South-Australian-Register*, un steamer de la Compagnie-Union, le *Rotomahana*, se trouvait entre Gisborne et Napier (Nouvelle-Zélande), lorsque l'officier du bord fut appelé par le quartier-maître et vit un monstre aux longues formes serpentines, qui s'élevait lentement hors des vagues jusqu'à une altitude de trente ou quarante pieds, et qui disparut presque aussitôt.

« Il nageait à un demi-mille environ du navire ; mais, comme il s'en rapprochait, il ne tarda pas à reparaître à une centaine de mètres, et, se dressant perpendiculairement, il émergea sur la crête des flots à une très grande hauteur. Les deux hommes ont assuré que ce prodigieux reptile marin n'avait pas moins de cent pieds de long. »

*
* *

Vous le voyez, il n'y a pas à s'y méprendre, c'est bien le même qui, aux temps naïfs de la Restauration, émoustilla si fort la curiosité des lecteurs français ; ou,

Si ce n'est lui, c'est donc son frère!

Des frères, il en a eu, et pas mal, car de tout temps les journalistes — et aussi, disons-le bien vite, leurs correspondants bénévoles — ont aimé à rire.

Le monstre du Chili.

C'est l'un des plus connus et le plus redoutable, dont la terrifiante description parut, un peu avant la Révolution, dans le *Journal de Paris*, et qui avait été inventé de toutes pièces par le comte de Provence, propre frère du roi, et qui fut depuis Louis XVIII, grand amateur, comme on sait, de ce genre de plaisanterie, d'ailleurs fort goûté à l'époque.

Ce fut lui, sans doute, qui réveilla le goût des *mystifications de presse*, car on en vit alors paraître de très nombreuses.

La vierge macabre.

C'est de ce temps aussi que date ce *canard* lancé par la *Gazette de France* dans son numéro du 25 décembre 1816.

Voici sous quelle forme sérieuse en apparence elle fut présentée :

« Un conte déjà fait mille fois, disait-on, se renouvelle en ce moment dans le monde comme un fait positif... Une demoiselle russe, de mœurs irréprochables, et, de plus, riche de deux ou trois millions, propose sa main et sa fortune à celui qui pourra la regarder sans effroi. Son visage représente une tête de mort avec la fidélité la plus hideuse. L'attrait des millions a porté, dit-on, quelques jeunes gens téméraires à tenter l'épreuve ; mais, au moment où le masque est tombé, les plus intrépides ont été glacés d'épouvante. »

Quelques protestations s'étant manifestées, la *Gazette* promit de prendre des informations. Le résultat de l'enquête annoncée parut effectivement deux jours après. Sur la foi de renseignements fournis par une personne « d'un extérieur fort respectable », le journal annonçait que « *la chose était réelle...* ».

« La jeune fille existe bien, mais elle n'est pas réduite à faire afficher sa main. Son hôtel est, depuis quelques jours, le rendez-vous d'une foule d'hommes de tous états, trompés par les bruits absurdes qu'on fait courir. Plus de deux mille personnes se sont inutilement présentées, etc. »



Cette fable défraya longtemps la chronique parisienne; plusieurs vaudevillistes s'en emparèrent, et l'on donna successivement : au Vaudeville, la *Morgue et les Épouseurs*, de M. Dartois, et à la Porte-Saint-Martin, le *Petit Monstre de la rue Plumet* (où se trouvait, disait-on, le dernier des phénomènes).

Cette funèbre plaisanterie n'aurait été, d'après Champfleury, qu'une parodie des prospectus des agents matrimoniaux, qui proposaient déjà aux amateurs un assortiment de riches héritières (avec ou sans petite tache).

Il faut classer à la même époque la joyeuse histoire de

L'Invalide à la tête de bois.

Les vieux braves qui habitaient l'Hôtel s'en étaient emparés et ne manquaient pas de s'en servir pour mystifier les visiteurs naïfs qui demandaient à voir cet unique et curieux spécimen des progrès de la chirurgie.



On leur indiquait exactement son corridor et sa chambre. Arrivés au lieu désigné, les badauds trouvaient un compère qui leur répondait :

« Il était là il n'y a qu'un moment ; il ne doit pas être loin. »

Et il les dirigeait sur un autre point de l'Hôtel.

Là, même demande et, bien entendu, même réponse :

« Il sort d'ici ! il est allé se faire raser. »

Les naïfs étaient ainsi renvoyés d'étage en étage et de couloir en couloir, jusqu'à ce qu'ils comprissent qu'ils étaient le jouet d'une plaisanterie.

Cette mystification ne s'est perpétuée pour les contemporains qu'à l'état de gai souvenir ; notre confrère Paul Burani a même fait, sur ce sujet, une très amusante chanson :

« Il faut le voir pour le croire :
Allez donc le voir... e... ».

Mais, bien que, depuis longtemps, les visiteurs ne soient plus exposés à courir à la recherche du mystérieux invalide, il s'est trouvé, paraît-il, un *Guide des étrangers à Paris* qui, pour éviter pareille mésaventure à ses lecteurs, les prévenait charitablement que le personnage « n'a jamais existé ».

L'Enfant à la dent d'or.

L'origine des *canards* se perd dans la nuit des temps, et Gérard de Nerval affirme que le premier de ces légendaires volatiles répandus par les journaux aurait été celui-ci :

Un enfant était né avec une *dent d'or ;* on l'avait vu, comme on vit plus tard la petite fille qui avait

l'extraordinaire faveur de porter écrit sur sa prunelle le cri de *Vive l'Empereur!* comme on vit la *véritable araignée de mer* — concurrence sérieuse au serpent — qui tendait ses toiles aux vaisseaux, et dont un lieutenant portugais coupa vaillamment, à coups de hache, une patte monstrueuse qui fut rapportée à Lisbonne.

Les 14 bébés jumeaux.

La presse, au temps dont nous parlons, consommait une incroyable quantité de « canards ». Il y en avait de bicentenaires. Telle cette comtesse de Hollande qui mit au monde, en une fois, quatorze enfants. Il se rencontrait des incrédules; pour vaincre leurs doutes, on leur disait: « La preuve que c'est certain, c'est qu'ils sont tous baptisés! »

Les Corsaires du Rhône.

Au dire du *Sémaphore de Marseille*, ces forbans, venus de la Méditerranée, avaient pu remonter jusqu'à Beaucaire, y avaient enlevé toutes les jeunes filles, pour le service du pacha de Nègrepont.

Paris fut épouvanté. Le ministre de l'Intérieur écrivit à Nîmes; il réprimanda le préfet, qui ne

l'avait pas tenu au courant. Celui-ci écrivit à son tour au procureur de Tarascon, lui demandant ce qu'il fallait faire. Ce dernier se transporta sur les lieux, apprit la fausseté de la nouvelle, et répondit que jamais corsaires n'oseraient enlever de jeunes filles à Beaucaire!

Les Méridionaux avaient mystifié les Parisiens.

APPENDICE

Charlatans de la Gloriole.

En commençant ce livre, nous ne nous trompions pas en disant que le *Charlatanisme* est un sujet si fécond, qu'après l'avoir traité d'un bout à l'autre, nous n'aurions fait que l'ébaucher.

De quel côté, en effet, que nous tournions les yeux ; dans quelles réunions publiques ou intimes que nous allions, partout, toujours nous rencontrons de nouvelles variétés des types généraux que nous avons brossés.

L'esprit d'ostentation, le désir de paraître, de

s'afficher, de poser, suggèrent à la Vanité mille et mille trucs pour faire plus d'*épate*.

*
* *

Si le *Charlatanisme de la Gloriole* est bien souvent inoffensif (surtout pour les observateurs qui ne se leurrent pas aux apparences), ses manèges, ses artifices n'en ont pas moins pour but de capter la confiance, l'estime, l'amour même des gens superficiels, qui, tout penauds de s'être laissés prendre à des dehors factices, ne tardent pas à faire succéder le sifflet aux bravos...

Voyez cette petite personne, comme elle trottine, le nez en l'air, les appas en avant, dodelinant des hanches et du torse! elle se croit grandie parce qu'on a haussé ses bottines en échasses...

Pour déguiser sa cinquantaine, cette moderne Jézabel cherche à brider son embonpoint sous des buscs d'acier, et donne à ses attraits :

> .... cet éclat emprunté,
> Dont elle a soin de peindre et d'orner son visage,
> Pour réparer des ans l'*irréparable* outrage !...

*
* *

Singeant le brave, le savant, le noble personnage, c'est à qui rougira, verdira, jaunira, *empalmera* sa boutonnière ! les rubans, croix, médailles et cra-

chats pullulent sur tant de poitrines qu'on ne distingue plus que celles qui... n'en ont pas...

On en a fait, d'ailleurs, de si honteux trafics !



Pour jouer au génie, en amusant la galerie, Phœbus lui-même a ses ficelles.



Dans certains salons bien hantés, que de poètes d'occasion, n'ayant pour tout mérite qu'une heureuse mémoire, n'ont appris l'art d'improviser que dans les passe-partout rimés, publiés il y a un siècle !

Charlatans ! Charlatans !

* * *

« — Oui, je suis charlatan !... » criait à la foule

ébahie le célèbre marchand de crayons, le *Roi du Boniment :*

Mangin !...

Qui n'a pas vu, qui n'a pas entendu *Mangin* n'a rien vu ni rien entendu.

« — Messieurs ! poursuivait-il, croyez-vous donc que tous les charlatans soient sur la place publique ?... Vous seriez trop naïfs si vous le supposiez...

« Franchement !... qui n'est pas plus ou moins charlatan ?

« La *Dévote* qui se croit vertueuse parce qu'elle médit des vices du prochain ?... charlatan !

« La *Grisette* parlant d'amour ?... charlatan !

« Le *Boursier* qui vante sa philanthropie ?... charlatan !

« L'*Avocat* qui prône sa discrétion ?... charlatan !

« Le *Marchand* qui jure sur sa conscience ?...

« Chartatan ! charlatan !

« Chaque état offre du bon et du mauvais :

« A l'enfant on donne du sucre, mais on lui donne aussi le fouet ;

« Le soldat a l'honneur sans l'argent ;

« L'usurier, l'argent sans l'honneur...

« Plus heureux, moi, je ramasse à la fois et l'honneur et vos *monacos !*

« Mais... j'entends des gens qui chuchotent : Cet homme-là n'est pas Français...

« Pas Français ?... Oh ! je comprends : ce chaudron sur mon front, cette casaque d'arlequin sur mon dos, ce char, au haut duquel mon fidèle *Vert-de-Gris* moud, sur l'orgue, ses pots-pourris...

« C'est donc vrai, messieurs, que j'ai l'air d'un paillasse, d'un histrion qui se déguise en Turc pour qu'on lui crie : *A la chie-en-lit ?...* Pourquoi cette mascarade ?... Messieurs ! je vais vous le dire...

« Un jour... (oh ! je m'en souviendrai longtemps !) j'étais, comme aujourd'hui, sur une place publique ; j'offrais aux passants mes crayons, vêtu comme vous tous : et personne ne s'arrêtait...

« A quelques pas vint s'installer un grimacier, un polichinelle à deux bosses, un de ces baladins dont le métier est de faire rire les badauds.

« Le public aussitôt fit cercle autour de lui...

« De ce jour, messieurs ! je me dis que, puisqu'il le fallait, je ferais aussi le pantin pour attirer la foule... Et vous voyez combien j'ai eu raison : car, vous qui auriez passé sans me voir si j'étais mis comme tout le monde, vous accourez quand je parais ; quand je parle, vous m'écoutez, et vous ne partirez que quand j'aurai fini et quand vous m'aurez tous acheté des crayons... »

* * *

Ainsi pérorait à la foule qu'il captivait cet industriel encore jeune, d'assez haute stature, maigre, le teint enluminé, les cheveux bruns, les moustaches épaisses encadrant une longue impériale.

Or, Mangin ne devait sa popularité et son succès qu'à la raillerie narquoise, satirique, voire orgueilleuse et insolente de ses singuliers boniments.

Mangin a poussé la rouerie jusqu'à répandre le bruit de sa mort par la voix des journaux, pour raviver l'attention, pendant qu'il allait faire une heureuse tournée dans les principales villes de la France et de l'étranger.

Enfin, il mourut pour de vrai, laissant dans la mémoire de ses contemporains un souvenir original qui mérite de passer à la postérité.

* * *

« — Messieurs ! disait encore l'inoubliable charlatan, chacun a son *dada* :

« L'un rêve d'être décoré ;

« L'autre court après la fortune ;

« Celui-ci veut qu'on le chamarre sur toutes les coutures... (vieux habits ! vieux galons !)

« Moi, mon rêve, mon ambition, ce sont mes

chers, mes bons crayons; c'est de les faire connaître au monde entier, c'est de les vendre supérieurs à tous ceux que l'on vous a vendus jusqu'ici.

Conclusion.

Ainsi donc, chers Lecteurs, puisqu'ici-bas chacun a sa marotte et s'évertue à pourchasser son rêve ; puisque, pour le réaliser, chacun truque, se masque, fait la roue ou rampe au besoin ; puisque chacun tend au Sort sa sébille, dans cette quête générale, nous pouvons nous donner la main, et danser, autour du *Veau d'Or,* une joyeuse sarabande !



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LES CHARLATANS

CHAPITRE II

LE JEU ET LES TRICHEURS

CHAPITRE III

LES BANQUISTES

CHAPITRE IV

EMPIRIQUES ET GUÉRISSEURS

CHAPITRE V

LES ARTISTES FORAINS

CHAPITRE VI

VENTRILOQUES ET SIMULATEURS

CHAPITRE VII

LES CHARLATANS DU PRÉJUGÉ

CHAPITRE VIII

LES IMPOSTEURS

APPENDICE

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 48.3.92.

